

| JUILLET, AOÛT,
SEPTEMBRE 2014
Av, Eloul, Tishri 5774

Kaminando i Avlando

.10

Revue de l'association
Aki Estamos
Les Amis de
la Lettre Sépharade
fondée en 1998

03 *Salonique,
épicerie
de la Shoah
en Grèce*
— VITAL ELIAKIM

10 *Un peu
d'onomastique
alentour du
patronyme
Carasso*
— JEAN CARASSO

15 *Petite saga
sépharade*
— ANNE-MARIE
FARAGGI RYCHNER

21 *El sekreto del
lenguaje de los
animales*

24 *Margot,
la sœur d'Anne
Frank*
— AVRAM MIZRAHI

26 *Para Meldar*
— BERNARD
PIERON
— HENRI NAHUM



L'édito

La rédaction

1. *Souvenirs de jeunesse d'un Juif salonicien. Disparition d'une grande communauté.* Édition de l'auteur. 1997.

Le présent numéro de *Kaminando i Avlando* s'ouvre sur un témoignage exceptionnel : celui de Vital Eliakim, né en 1928 à Salonique et témoin direct de la Shoah en Grèce. Son récit, qu'il a livré dans un livre¹ et lors d'une conférence au mémorial de la Shoah, montre à quel point la survie d'une poignée de Juifs grecs a tenu du miracle, grâce à la combinaison de circonstances exceptionnelles et à l'action courageuse de quelques familles juives et non juives. La présence parmi nous de Vital et d'autres survivants n'en est que plus précieuse à nos yeux. Ils sont les dépositaires d'une histoire qui est non seulement celle de leur famille, mais celle d'une grande communauté. À chaque parole qu'ils nous confient, à chaque souvenir qu'ils nous livrent, c'est un monde qui ressuscite devant nous.

Tous nos projets et nos efforts tendent à ce que cette histoire se poursuive – sous d'autres formes et d'autres lieux sans doute – mais en maintenant vivante la chaîne de la transmission.

Nous avons l'honneur d'accueillir dans ce numéro trois signatures prestigieuses de la *Lettre Sépharade* ; celle de son fondateur, Jean Carasso qui nous fait partager sa science de l'onomastique sépharade ; celle d'Anne-Marie Faraggi Rychner, archéologue, issue d'une famille salonicienne dont elle a patiemment reconstitué la généalogie ; et celle enfin de Bernard Pierron, éminent helléniste qui revient sur le colloque

Salonique, ville juive, ville ottomane, ville grecque tenu en 2013 à l'initiative du Centre Alberto-Benveniste et récemment publié chez CNRS éditions.

Bien sûr le judéo-espagnol n'est pas absent grâce à un nouveau venu parmi nos rédacteurs, Avram Mizrahi, et aussi à notre amie de toujours Matilda Koen-Sarano qui présente les traditions culinaires de la fête de Kippour.

Depuis quelques années, Aki Estamos – les amis de La Lettre Sépharade a beaucoup élargi le cercle de ses adhérents. D'ambitieux projets ont été lancés tels l'université d'été judéo-espagnole ou, cette année, les *Fyestas i Alegriyas sefaradis*. De nombreux autres chantiers nous attendent. Pour qu'ils voient le jour, il est essentiel que chacun de nos membres nous renouvelle son soutien, sous la forme d'une adhésion et d'une présence lors des nombreux rendez-vous que nous organisons. Pour alimenter la chaîne de la transmission, chacun peut aussi, par exemple, offrir un abonnement à la revue *Kaminando i Avlando* à l'un de ses proches. Ceux-ci pourront ainsi de se familiariser avec une langue et une culture pleines de saveur qui ont traversé les siècles. Et ils seront à même, par la suite, de passer le témoin.

Avec de telles initiatives et avec les retombées de nos universités d'été, le mouvement de rajeunissement de notre public est déjà bien amorcé. À chacun de nous de veiller à ce qu'il se poursuive. *Para bueno ke sea i por byen ke se aga !*

Ke haber del mundo ?

En Israël

Sebastián de Romero Radigales nommé « Juste parmi les nations »



Le diplomate espagnol Sebastián de Romero Radigales, consul général d'Espagne à Athènes pendant la Seconde Guerre mondiale, a été nommé « Juste parmi les nations » le 20 mai 2014 par le mémorial de Yad Vashem.

Cette attribution doit beaucoup à l'action inlassable d'Isaac Revah membre du comité directeur d'Aki Estamos et ancien déporté de Salonique à Bergen-Belsen. Le dossier soumis à Yad Vashem par la *International Raoul Wallenberg Foundation* en 2010, pour demander l'attribution du titre de « Juste parmi les nations » au consul, a été favorablement accueilli. Yad Vashem a ainsi reconnu le dévouement et la détermination de Romero Radigales dans ses interventions, en 1943 et 1944, pour sauver les Juifs de nationalité espagnole de Salonique puis d'Athènes, et son refus de rester passif devant la cruauté des nazis. Il a proposé à ses supérieurs de rapatrier ces Juifs en Espagne par bateau ou par train. Les autorités ont refusé et lui ont demandé de cesser d'intervenir en faveur des Juifs espagnols menacés de déportation.

Romero Radigales, par ses interventions auprès du ministère des Affaires Étrangères espagnol

et par ses démarches diplomatiques auprès des autorités allemandes, a réussi à sauver 367 Juifs espagnols de Salonique et 80 Juifs d'Athènes. En outre, en dépit de l'opposition des Allemands, il a réussi à faire fuir, à bord d'un train militaire italien, un groupe de 150 Juifs espagnols de Salonique vers Athènes (occupée par les troupes italiennes tolérantes à l'égard des Juifs).

Les Allemands, considérant la réponse négative des Espagnols à la demande de rapatriement en Espagne des Juifs espagnols, décident de les déporter à Bergen-Belsen en Allemagne. Romero Radigales s'est opposé sans succès à cette décision. Le groupe de 367 Juifs espagnols est déporté et arrive à Bergen-Belsen le 13 août 1943 après douze jours de voyage. Dans ce groupe on dénombre 40 mineurs de moins de 14 ans et 17 personnes de 70 ans.

Grâce à l'action du consul, le ministre des Affaires Étrangères espagnol accepte, en novembre 1943, d'accueillir les 367 Juifs espagnols. Le groupe libéré de Bergen-Belsen, arrive en Espagne en février 1944.

Sebastián de Romero Radigales, est parfois qualifié de « Schindler espagnol ».

Après la cérémonie de remise de la médaille des Justes à Madame Elena Colitto Castelli, la petite-fille de Sebastian de Romero Radigales, à Yad Vashem, en septembre 2014, le ministère des Affaires Extérieures et de la Coopération espagnol, avec le Centre Sefarad-Israel, organisera prochainement une cérémonie en hommage à Sebastián de Romero Radigales, un « Juste parmi les nations ».

En Espagne

Nationalité espagnole pour les Sépharades : dernière ligne droite

Le 6 juin dernier, le Conseil des ministres a décidé d'envoyer devant les Cortes Generales le projet de loi concernant la concession de la nationalité espagnole aux Juifs sépharades qui la demanderont et qui répondront à certaines conditions. Ces dernières devront prouver « la condition de Sépharade originaire d'Espagne » du demandeur, qui devra également justifier de son lien avec l'Espagne. Un acte de naissance,

En Espagne

**30.06
> 03.07**

Dix-huitième Congrès des études sépharades

Héritier de la Conférence britannique des études juives devenue itinérante, le 18^{ème} Congrès des études sépharades a été organisé du 30 juin au 3 juillet à Madrid par le CCHS-CSIC en collaboration avec le Naime & Yehoshua Salti Center for Ladino Studies de l'Université de Bar-Ilan et le département d'hébreu et d'études juives du London University College.

Le comité scientifique était composé des Pr. Elena Romero, Shmuel Refael et Hilary Pomeroy. Parmi les très nombreux universitaires invités, on relève la présence de Tamar Alexander, David M. Bunis, Mira Cohen Starkman, Dov Cohen, Rifka Cook, Paloma Diaz-Mas, Elisa Martin Ortega, Vanessa Paloma Elbaz, Elena Fernandez Diaz, Alisa Meyuhas Ginio, José Manuel Gonzalez Bernal, Susy Gruss, Bryan Kirschner, Matilde Morcillo Rosillo, Eliezer Papo, Aldina Quintana, Ora (Rodrigue) Schwarzwald, Pilar Romeu, Maria Sanchez Perez, Béatrice Schmid, Edwin Seroussi, Carolina Spiegel, Michael Studemund-Halévy, Marie-Christine Bornes Varol, Susana Weich-Shahak.

Voir le résumé des communications sur :
<http://www.esefardic.es/sites/default/files/documentos/Resumenes.pdf>

une ketubah ou encore l'aval du président ou du rabbin de la communauté juive du lieu de résidence seront quelques-uns des documents probatoires qui seront demandés.

Dès lors que la loi sera entrée en vigueur, les candidats à la nationalité auront un délai de deux à trois ans pour faire leur demande, selon l'accord du Conseil des ministres.

La loi sera effective et applicable à l'issue du vote du Parlement qui devrait intervenir sans difficultés, peut-être avant la fin de l'année.

En France

20.07

13^{ème} Festival de musiques juives de Carpentras



L'Ensemble Al'Indaluz ouvrira le 13^{ème} Festival de musiques juives de Carpentras, le dimanche 20 juillet à 17 h, à la synagogue de Carpentras. Le groupe fondé à Nice pourra, lors de cette soirée, vous faire partager sa passion pour la culture judéo-espagnole, et plus largement méditerranéenne, à travers le thème du «cycle de la vie», dans un spectacle qui mêle voix, instruments et textes poétiques. Avec Linda Calvo-Sixou (chant), Yannis Fèris (guitare, oud, percussions), Nicolas Priand (piano) et Corinne Haddad (récitante).

Réservations à la synagogue: 04 90 63 39 97 ou à l'office de tourisme: 04 90 63 00 78 www.festival-musiques-juives-carpentras.com
« Ensemble Al'Indaluz »
contact@alindaluz.fr – <http://alindaluz.fr>

20.07 > 24.07

10^{ème} Congrès de l'EJJS « Cultures juives et contacts interculturels: nouvelles perspectives de recherches »

L'Association européenne pour les études juives, organise tous les quatre ans un congrès consacré aux études juives de toutes les périodes et disciplines concernées. Le 10^{ème} Congrès européen pour les études juives se tiendra cette année à Paris du 20 au 24 juillet, à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm sur le thème: «cultures juives et contacts interculturels: nouvelles perspectives de recherches».

Site de l'EJJS: www.eajscongress2014.com



Naïma Chemoul

14.09

Isha*, à la rencontre des mélodies yéménites, judéo- arabo-andalouses et du jazz

À l'occasion des Journées européennes de la culture juive, Aki Estamos – AALS et le Centre Alliance présentent le groupe Maayan avec, pour la première fois à Paris, son nouveau spectacle: Ischa.

Isha est un spectacle-concert qui raconte l'itinéraire d'une femme qui cherche à naître à elle-même.

Son chemin la conduit à aborder les chants liturgiques sépharades, répertoire uniquement réservé aux hommes jusqu'à nos jours. Pour la première fois, une femme, la chanteuse Naïma Chemoul, a décidé de porter ce magnifique répertoire.

Avec Isha, fruit d'une rencontre rare entre tradition et modernité, Occident et Orient, world et jazz, Maayan célèbre une alliance nouvelle, celle de mondes musicaux distincts qui parviennent à s'entendre et à s'unir.

À 16 h 30 au Centre Alliance Edmond J. Safra
6 bis, rue Michel-Ange (Paris 16^{ème})

Informations et réservations auprès d'Aki Estamos – AALS au 06 98 52 15 15.

Isha: femme en hébreu.*

15.09

Colloque international « Parcours judéo-espagnols et patrimoine en Méditerranée »

Organisé par la représentation permanente de B'nai B'rith international auprès de l'Unesco, avec la participation d'Aki Estamos – Les Amis de la Lettre Sépharade.

De 9 h 30 à 17 h 30.

Ouverture par Irina Bokova, directrice générale de l'Unesco. Le programme prévisionnel prévoit des interventions de Nicole Abravanel («Quelle unité pour l'aire culturelle judéo-espagnole?»), Enric Porqueres et Ingrid Houssaye («Itinéraires méditerranéens de Barcelone à Majorque»), Donatella Calabi («Les ghettos de Venise»), Odette Varon-Vassard, Méropi Anastassiadou («D'Espagne à Salonique: une aventure sépharade»), Michaël Halévy, Ana Stulic, Gaëlle Collin («Traces et vitalité du judéo-espagnol de Bulgarie»), Marie-Christine Bornes Varol et Karen Gerson Sharon («Le judéo-espagnol d'Istanbul et sa spécificité»).

05.10



Après-midi autour des contes judéo-espagnols

À l'occasion de la sortie de l'album bilingue *Le Perroquet juif et autres contes judéo-espagnols* (chez Lior éditions), rencontre dédicace à 15 h 30 avec les auteurs Aude Samama et François Azar.

Présentation de l'album et lectures de contes en français et judéo-espagnol accompagnés d'airs traditionnels avec Renato Kamhi (violin), Rafaël Kamhi (guitare) et Antonina Zharava Kamhi (violoncelle).

Buffet de spécialités judéo-espagnoles à l'issue de la rencontre.

Au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme
71, rue du Temple Paris 3^{ème}

Vital Eliakim

Aviya de ser... los Sefardim

Salonique, épicentre de la Shoah en Grèce

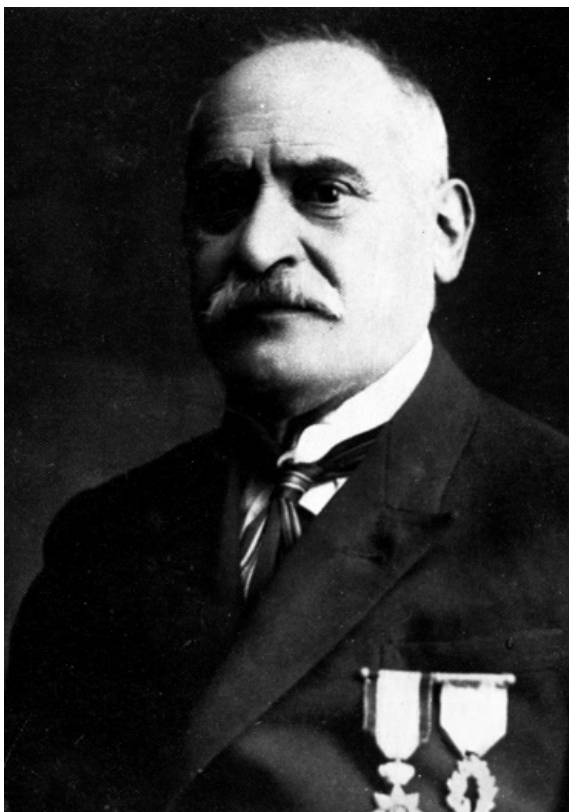
Vital Eliakim est avec sa femme Madeleine l'un des membres fondateurs d'Aki Estamos – Les Amis de La Lettre Sépharade. Né à Salonique, il a perdu la presque totalité de sa famille dans la Shoah. Il a été lui-même un témoin direct du sort des Juifs de Grèce sous l'occupation allemande (et italienne) et c'est à ce titre qu'il est intervenu au mémorial de la Shoah le dimanche 2 février 2014 à l'occasion de l'exposition «Salonique, épicentre de la destruction des Juifs de Grèce». Nous reproduisons ci-dessous son témoignage.

Je suis né en juin 1928, dans une famille juive de Salonique. Ma mère, Nina, était cultivée et musicienne. Elle avait fait toutes ses études dans un lycée français. Nous habitions chez mes grands-parents maternels, David et Myriam

Salonique, 1928.
Grèce. David
Hassid, marié à
Myriam Nissim.
Ils eurent trois
enfants : Nina,
Olga et Henri.
David Hassid
est le grand-père
maternel
de Vital
Eliakim, fils de
Nina. Avocat
dans l'Empire
ottoman,
drogman auprès
du consulat
de France à
Monastir en
Macédoine.
Il porte les
décorations
françaises
suivantes :
officier d'acadé-
mie et chevalier
de l'Ordre du
Cambodge. Il
décéda quelques
mois avant les
déportations de
Salonique.

Salonique, 1936.
Grèce. Vital
Eliakim devant
la Tour Blanche
avec sa grand-
mère maternelle
Myriam (Marie)
Hassid (née
Nissim) décédée
le 18 janvier
1942.

Toutes les images
proviennent de la
photothèque
sépharade d'Enrico
Isacco.
Collection Vital
Eliakim.



Hassid. Mon grand-père avait été interprète auprès du consulat de France, et arborait avec beaucoup de fierté ses deux décorations tricolores : Officier d'Académie et chevalier de l'Ordre du Cambodge.

Mon père, également francophone, était propriétaire, avec deux associés, d'une fabrique de miroiterie ; à la suite d'un dépôt de bilan, il s'est expatrié en France où il a rejoint ses parents, son frère et sa soeur déjà installés à Paris depuis quelques années comme d'autres membres de ma famille (mes oncles : Henri, qui est devenu ingénieur, et Marcel, fondateur d'une grosse entreprise de bonneterie, « les bas Marny »). Comme la plupart des membres de la communauté, ils étaient fortement attirés par la culture française. J'allais moi-même au lycée français et parlais bien la langue.

Mon père est parti avant que je n'aie pu garder un souvenir de lui. Il me manquait terriblement et j'attendais de pouvoir le rejoindre à Paris avec ma mère. Le destin voudra que je ne le connaisse



jamais, il fut déporté à Auschwitz en 1942, alors même qu'il s'était engagé comme volontaire dans l'armée française.

*Voilà mon histoire,
voilà maintenant comment,
par miracle,
j'ai survécu à la Shoah.*

Le 28 octobre 1940, l'Italie de Mussolini déclare la guerre à la Grèce. Nous vivons à Salonique entre alertes et bombardements, dans une angoisse permanente. Jour et nuit les sirènes résonnent. Pendant cette période, mon grand-père est frappé d'une première attaque cérébrale. Les communications avec mon père à Paris deviennent de plus en plus difficiles.

Le 6 avril 1941, après l'échec d'une offensive italienne, les Allemands envahissent la Grèce. Deux jours plus tard, ils sont aux portes de Salonique. Un nuage de fumée noire embrase



Salonique 1925.
Grèce. Moïse
Eliakim, père
de Vital Eliakim,
né le 3 janvier
1901 à
Salonique.
À Salonique,
il est fabricant
de miroirs.
Il gagne la
France durant
l'entre-deux-
guerres.
À Paris,
il devient
commerçant
en bonneterie.
Engagé
volontaire en
1939. La famille
est domiciliée
21, faubourg du
Temple (10^e).
Moïse Eliakim
est déporté avec
sa mère Léa et
sa sœur Julie
le 9 novembre
1942 par le
convoi n°44
de Drancy à
Auschwitz.
Aucun n'a
survécu.

Salonique 1928.
Grèce. La mère
de Vital Eliakim,
Nina Eliakim
née Hassid
vers 1902
à Salonique.
Elle obtint un
bac français
à Salonique.
Pianiste
confirmée, elle
épousa en 1927
Moïse Eliakim.
Nina fut
déportée de
Salonique en
1943. Elle n'a
pas survécu.

le ciel car les dépôts de pétrole flambent. Le 9 avril, c'est le début de l'occupation allemande. La communauté juive est très inquiète sur son sort. Peu après, toute la Grèce est occupée et les Allemands cèdent le Sud du pays aux Italiens et se réservent le Nord et sa capitale, Salonique. J'ai quelques notions d'allemand et je sers parfois d'interprète. Mais bientôt, les cafés, restaurants et autres magasins placardent sur leur devanture un écriteau où l'on pouvait lire: « Ici, les Juifs sont indésirables. » C'est à partir de ce moment que nous vivons un véritable drame familial. Ma mère, délicate et anxieuse, ne résiste pas aux très fortes tensions et incertitudes auxquelles nous étions soumis. Un jour, en plein feu d'une discussion à propos de ce qu'il fallait faire ou non, elle se met à délirer. Ce délire, d'abord intermittent, finit rapidement par devenir permanent. Sa maladie va en s'aggravant et, au bout de quelques semaines, elle ne pèse plus qu'une trentaine de kilos. Mon grand-père, David Hassid, est victime

d'une seconde attaque cérébrale, qui le laisse définitivement grabataire. Ma courageuse et énergique grand-mère, Myriam, réussit à faire face, avec la seule aide d'une femme de ménage et de l'enfant de 13 ans que j'étais. Mais, dans la nuit du 18 janvier 1942, elle meurt subitement dans mes bras. C'est mon premier contact avec la mort. Je reste seul pendant un mois, à m'occuper de mon grand-père, alité, et de ma mère, très malade. Mes moyens matériels s'épuisent à vue d'œil.

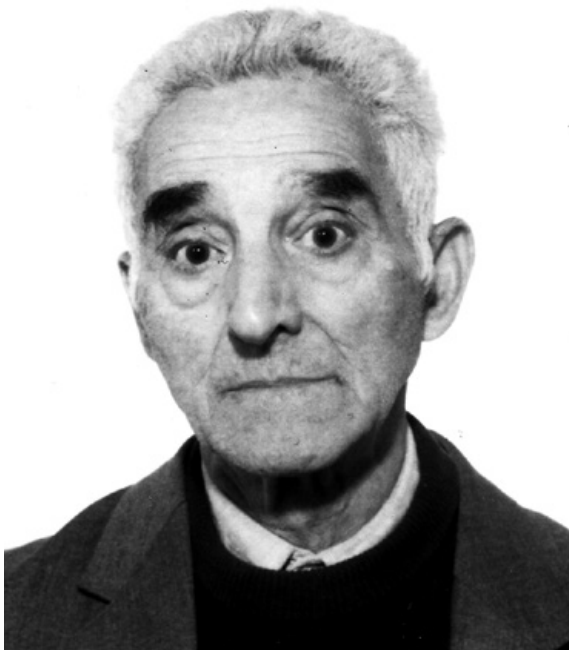
Ma tante Olga, la sœur de ma mère, et son mari Victor Daskalakis, habitent à Volos, en Grèce du Sud. Ils parviennent à obtenir des autorités d'occupation un permis de voyager et à trouver un moyen de transport pour voler à mon secours.

Ils décident qu'on ne peut pas rester en zone allemande et préparent mon départ avec eux pour Volos, qui est en zone d'occupation italienne. Nous sommes contraints de laisser à la maison ma pauvre mère et mon grand-père, sous la garde d'une dame engagée à cet effet, car ils sont intrans-

portables. J'ai gardé, depuis lors, un sentiment de culpabilité, d'autant plus grand que je dois mon salut à leurs maladies et à leur défaillances sans lesquelles je n'aurais pas quitté la ville et j'aurais partagé le sort de tous les miens.

Yomtov
(Victor). Oncle
paternel de
Vital Eliakim,
frère de Moïse
Eliakim.
Il exerçait la
profession de
bonnetier.
Il arriva en
France de
Salonique, où
il est né, dans
les années
1920. Engagé
volontaire, il est
fait prisonnier
et échappe
de ce fait à la
déportation.

Photothèque
sépharade Enrico
Isacco.
Collection Vital
Eliakim.



Fin février 1942, je fuis donc avec Olga et Victor. Quelques mois plus tard, en juin 1942, on nous informe que mon grand-père est décédé subitement, à quelques mois de la déportation des Juifs de Salonique. Reste ma mère, toujours à la maison, sous la garde de la même dame dévouée, elle mourra dans le convoi qui la mènera à Auschwitz.

Nous vivons tant bien que mal à Volos et je continue normalement ma scolarité au lycée, car l'occupation italienne nous le permet. Mais le 8 septembre 1943, l'Italie capitule devant les Américains et signe l'armistice. Les Allemands envahissent aussitôt la Grèce du Sud. C'est le début d'une fuite qui durera plus d'un an.

Nous nous réfugions d'abord à Markrynitza, un village du Mont Pélion, face au golfe de Volos, en zone tenue par les maquisards communistes. Mais les Allemands se mettent à pilonner ces

villages avec de l'artillerie de marine embarquée sur les navires de guerre mouillant dans le golfe et pointée directement sur nous. En même temps, les troupes motorisées se lancent à l'assaut de la région. Avec beaucoup de difficultés, nous parvenons à redescendre la montagne et à rejoindre clandestinement Volos occupée. Nous fuyons ensuite vers Athènes pour y rejoindre Haidos, le frère de mon oncle Victor, avec sa femme et son fils Éric, qui deviendra comme un frère pour moi.

Le 21 septembre 1943, le Grand Rabbín d'Athènes, Elie Barzilaï, convoqué par les Allemands, conseille à tous les Juifs d'Athènes de fuir au plus vite, les sauvant ainsi de la déportation. Nous nous cachons sur-le-champ chez des amis chrétiens, qui nous aident à obtenir de fausses cartes d'identité avec la complicité de policiers grecs.

Les 7 et 8 octobre 1943, une ordonnance allemande convoque les Juifs à la synagogue, à des fins d'enregistrement. Tante Olga, Victor et moi, avec trois ou quatre autres familles, quittons clandestinement Athènes en direction du nord. Nous voyageons sur des camions de fortune. On doit s'arrêter tous les 20 ou 30 kms pour cause de crevaisson, et il nous faut toute une journée pour parcourir les quelques 250 kms qui nous séparent de Lamia. C'est une ville du centre de la Grèce, à la lisière de la zone occupée par le maquis. Nous devons traverser à plusieurs reprises des postes de contrôle allemands. Les soldats nous font descendre et nous alignent en rangs, la carte d'identité à la main. Victor qui a pris soin d'emporter un certain nombre de cartouches de cigarettes arrive parfois à les amadouer. Cependant, lors d'un contrôle, un officier rouge de colère s'arrête devant moi en hurlant. Tout le monde retient son souffle pensant que mon compte est bon. Mais au bout d'un moment, il éclate de rire et retourne ma carte que je tenais dans le mauvais sens.

Le lendemain, à Lamia, j'ai une frayeur encore plus grande. Après avoir passé la nuit dans le chantier d'une maison en construction, nous devons nous rendre dans un lieu de rendez-



Salonique,
5 juin 1935.
Grèce. Cours
élémentaire
de l'école
communale
IYOANNIDES
de Salonique.
Vital Eliakim
est assis au
premier rang, le
troisième enfant
à partir de la
droite (le seul
enfant juif dans
la classe).

Photothèque
sépharade Enrico
Isacco.
Collection Vital
Eliakim.

vous convenu avec les agents de la Résistance pour tenter de gagner la zone du maquis. Je pars le premier avec un grand chariot chargé de nos affaires. Olga et Victor doivent me rejoindre à l'endroit prévu. Je suis soudain interpellé par un officier supérieur de la SS. Il me demande où je vais et pour quelle raison. Je réussis à dominer ma terreur et j'invente une histoire en allemand : ma tante est très malade et il nous faut déménager dans une maison moins insalubre que la nôtre. Il me toise avec méfiance quelques secondes qui me paraissent une éternité puis me laisse partir. Je m'enfuis en courant en me rappelant que ma mère me disait toujours qu'il fallait connaître la langue de son ennemi.

Je retrouve Olga et Victor à l'endroit prévu. Nous grimpons sur le camion, la boule au ventre, et nous traversons les lignes allemandes pour pénétrer dans la zone sous contrôle des maquisards, puis arriver à la bourgade de Karpénissi, avec quelques familles de Juifs réfugiés. Nous restons là-bas et je m'inscris même au lycée de la ville en classe de seconde, et Éric en première.

Mais un mois plus tard, les Allemands lancent une offensive foudroyante en direction de Karpénissi. Nous voilà contraints de fuir à nouveau, à la tombée de la nuit, sous la pluie, sur des sentiers à peine praticables pour gagner des petits villages inconnus, perdus dans les montagnes. Au bout de huit jours, à notre grand soulagement, les Allemands décident de se retirer de la région et nous pouvons rentrer à Karpénissi que nous trouvons en partie détruite et brûlée.

L'hiver 1943-1944 se déroule tant bien que mal. Chaque matin nous préparons nos rations de nourritures, squelettiques ! Manger est une véritable obsession.

Au printemps, tante Olga se découvre une grosse tumeur au sein. Un chirurgien de l'armée des maquisards décide de l'opérer dans un hôpital de fortune, sans eau et sans électricité. Mais après une agonie de trois jours, tante Olga décède. Nous l'enterrons au petit cimetière chrétien de Karpénissi. Nous la transférerons au cimetière juif de Volos. Le coup est dur : je considérais Olga comme une seconde mère.

Paris 1928.
Henri Hassid,
au deuxième
rang, à partir
du bas, debout,
5^{ème} à partir de
la gauche. Fils
de David et de
Myriam, frère
de Nina Eliakim
et oncle de
Vital Eliakim.
Promotion
de l'École des
travaux publics
de Paris dont il
a été diplômé
en même temps
que de l'École
nationale
des ponts et
chaussées.
Henri Hassid
est venu à Paris
après des études
secondaires au
lycée français
de Salonique.
Naturalisé
Français, il
fut mobilisé
en 1939. Il fut
fait prisonnier
et s'évada. Il
décéda à Nice
dans les années
1980.

Photothèque
sépharade Enrico
Isacco.
Collection Vital
Eliakim.



Début août 1944, une nouvelle offensive allemande sur Karpénissi nous oblige à fuir définitivement. Nous voilà marchant à travers les montagnes et nous avons le sentiment d'incarner l'image du Juif errant. Nous survivons grâce à la bonne volonté des villageois, eux-mêmes très misérables, habillés de haillons et chaussés de morceaux de vieux pneus cousus sur des chaussettes.

Les Allemands finissent par quitter la région et nous prenons le chemin du retour. Nous rencontrons alors le premier convoi militaire britannique qui nous conduit jusqu'à Athènes. Quelle joie de voir enfin nos libérateurs !

Nous arrivons à Athènes début novembre 1944 et prenons conscience de la dimension du désastre ; nous commençons à réaliser que nos êtres chers ne reviendront jamais.

Avec Victor nous trouvons un camion en partance vers Volos où nous reprenons une vie à peu près normale. J'apprends que le frère de mon père, Henri, a survécu à la guerre et vit à Saint-

Étienne avec sa femme. Il me propose de venir m'installer en France. Cela me coûte d'abandonner Victor mais je sais que ma place et mon avenir sont là-bas.

En juin 1946, avec mon bac en poche, je commence à préparer mon voyage. Le 23 juillet 1947, je m'embarque sur un bateau au Pirée direction Marseille. Le 26 juillet, à 19 ans, je débarque en France. Une page de ma vie se tourne. Une autre est en train de s'ouvrir.

Mon oncle Henri m'accompagne à Paris pour m'inscrire à la faculté de médecine et j'obtiens une bourse de l'UEJF (Union des étudiants juifs de France). Mais, après six ans d'études, externe des Hôpitaux de Paris, déjà marié et père d'une petite fille, il me faut repasser les deux bacs et tous les examens universitaires pour avoir droit à un diplôme d'État. Il me faut ensuite obtenir, avec beaucoup de difficultés, ma naturalisation pour avoir le droit d'exercer. Mais je suis là et je peux rester en France, c'est le plus important.



Salonique
février 1940.
Grèce. Vital
Eliakim, coiffé
de la casquette
réglementaire
du lycée
français de
Salonique.

Photothèque
sépharade Enrico
Isacco.
Collection Vital
Eliakim.

Jean Carasso

Un peu d'onomastique alentour du patronyme Carasso

Dès les massacres, conversions et exils de la fin du XIV^e siècle (1391) puis lorsque les Juifs furent contraints de se convertir au catholicisme ou de quitter l'Espagne, parmi ceux qui réussirent le quasi-exploit de survivre... expulsés en 1492, seules quelques familles célèbres portaient un patronyme, parfois parce qu'elles comportaient une lignée de rabbins (souvent aussi médecins) célèbres : les **Duran**, les **Saporta** (**Seisportas**), les **Abravanel**, les **Nahmias** et quelques autres, les **Cohen** et les **Levi** bien entendu.

Demeurant fréquemment dans de petites agglomérations, des bourgades – du moins jusqu'en 1391 (il suffisait de douze ou quinze familles avant tout occupées à des activités

agricoles pour constituer un *miniam* – dix hommes – à la synagogue et une *aljama**) car après la vague de massacres, ils se regroupèrent – les hommes étaient suffisamment identifiés par leur prénom et celui de leur père :

Moshe *ijo* de David, Moshe Bendavid (en pays arabophone) qui engendrait à son tour un David *ijo* de Moshe, parfois affublé d'un suffixe : « *el godrico*, le grassouillet ». Et tout le monde identifiait très bien l'intéressé, l'aîné portant le prénom de son grand-père paternel, le suivant le nom du grand-père maternel, etc. de même pour les filles les prénoms des grand-mères.

Lorsque ces réfugiés arrivèrent, souvent en très petits groupes dans un pays d'accueil, au Portugal, en Afrique du Nord, dans les Balkans, cette caractérisation devenait insuffisante et les autorités rabbiniques durent procéder à de véritables nominations.

La plus simple, fréquemment utilisée, était d'adapter un **patronyme hébraïque**, souvent déjà un prénom : **Saltiel** : j'ai questionné Dieu ; **Ovadia** : il a servi Dieu ; **Yoël** : Dieu est Dieu ; **Eliezer** : Dieu, mon secours ; **Israël** : Dieu a fortifié ; **Azar**, forme raccourcie de Eleazar, aidé de Dieu ; etc.

Une autre fut d'utiliser **la fonction, la profession** comme caractéristique patronymique :

Bourla : bijoutier ; **Gabbai** : collecteur d'impôts ; **Halfon-Kalfon** : changeur ; **Hazan** : chantré ; **Tabah** : cuisinier ; **Barzelay – Barzilay** : forgeron.

Était aussi utilisé le **sobriquet**, **Fresco** : frais ; **Ninio** : gamin. Aussi bien une **caractéristique** : **Zadik** : juste ; **Varon** : mâle ; **Catan** : petit ; **Mallah** : messenger ; **Benveniste** : bienvenu ; **Almosnino**, en arabe : orateur ; **Franco** : affranchi.

Une autre méthode s'imposa peu à peu, celle d'utiliser le lieu d'origine des réfugiés : « vous venez de Tolède ? Alors, appelez-vous **Moshe Toledano**, ou **Moshe de Toledo**, voire **Moshé-David Toledano** ». « Vous venez de Behar ? prenez-le comme patronyme et adoptez **Mordehay Behar** etc. », **Cuenca**, **Soriano**, **Mitrani** (« mi » en hébreu marque la provenance) de Trani ; **Castoriano** : de Kastoria ; **Alcalay** : d'Alcala, au nord de Valence ;

Venezia : de Venise ; **di Veroli** : village proche de Rome (probablement lieux d'installation provisoire à la sortie de la péninsule ibérique, d'ailleurs patronyme bien plus rare), **Mizrahi**, de l'arabe, originaire de l'Est, **Alfassi**, de l'arabe, originaire de Fez, **Ashkénazi**, des pays du Nord, **T'sarfati** (en hébreu) et **Francès** (en espagnol) de France.

Il n'en fut pas différemment des Juifs du Languedoc et du Comtat venaissin qui, dès les XIV–XV^e siècles, au fil des expulsions d'ici et là adoptèrent les noms de leur ville d'origine : **Monteux**, **Lunel**, **Valabrègue**, **Carcassonne**, **Bédarride**, **Cavaillon** (**Cavaglion** dans la branche turinoise) et bien d'autres.

Beaucoup plus insolite est **Stambouli**, d'abord parce qu'Istanbul se nommait encore Constantinople il y a peu et que je ne connais aucun patronyme Selanikli, Izmirli. Quel a été le périple de cette famille ? Il faudrait le leur demander...

Un cas particulier est celui de la famille **Senior** : Abraham, son chef, rabbin et conseiller de la Couronne se convertit avec son fils au catholicisme en été 1492 pour éviter l'exil et fut parrainé, avec l'accord du Prince, par un célèbre **Coronel** dont il adopta le nom, pratique fréquente qui brouille les pistes généalogiques ; certains de cette famille revinrent ultérieurement au judaïsme. D'autres au contraire s'exilèrent de sorte qu'ils conservèrent leur patronyme. Une famille, deux noms.

Une remarque en passant : les fonctionnaires de Napoléon, aidés des rabbins locaux, ne procédèrent pas différemment lorsqu'ils instituèrent, en 1808 l'obligation aux Juifs de s'inscrire dans un registre des noms. Sauf qu'en Europe centrale et de l'Est occupée par les troupes françaises, les Juifs, nombreux, vivant en ghettos ne pouvaient se caractériser suffisamment comme « de Bialystok », « de Grodno » ou « de Cracovie ». Et les rabbins, en accord avec les fonctionnaires français distribuèrent *larga manu* des patronymes rappelant des lieux, **Rozenberg** : montagne des roses, des espèces arboricoles : **Apfelbaum** : pommier ; **Birnbaum** : poirier ; **Nussbaum** : noyer ; **Nussenblatt** : feuille de noyer ; **Tannenbaum** : sapin ;

* L'*aljama* est une structure d'autogestion communautaire qui régit pendant des siècles la vie des Juifs dans la péninsule ibérique sous gouvernement musulman puis catholique à mesure du reflux des premiers vers le sud s'achevant en 1492 par la chute de Grenade. Sous les musulmans, les Juifs, comme les catholiques d'ailleurs (« les peuples du Livre »), étaient « tolérés », (sous statut de *dhimmitude*). Sous la souveraineté catholique les Juifs étaient la propriété personnelle du seigneur, du prince, qui leur devait protection moyennant paiement d'impôts plus lourds que ceux des citoyens catholiques. Mais les bénéficiaires de ces impôts étaient très heureux d'en laisser la charge du recouvrement aux communautés elles-mêmes et ne connaissaient que leur chef qui parfois devenait même leur conseiller financier. Les Juifs réglaient ainsi leurs problèmes internes, religieux et de droit commun et y acquirent une belle expérience de la gestion décentralisée.

Jean Carasso
devant les
panneaux
indicateurs
portant son
patronyme
(Italie, 1955).

Baumgarten : verger ; ou des caractéristiques locales et professionnelles, générales ou plus particulières dans mon environnement personnel : **Metzger** : boucher ; **Goldblech** : feuille d'or (doreur ?) ; **Goldnagel** : aiguille d'or (tailleur ?) ; **Spingarn** : navette ? (tisserand ?)

Sauf que, ceci se passant trois siècles plus tard, les officiers napoléoniens étaient priés de recenser les contribuables – tout comme les Juifs précédemment d'ailleurs – mais aussi les conscrits : les guerres coûtant cher en argent et en hommes, un état civil précis devenait impératif !

C'est ainsi que les petites gens sépharades portèrent bien avant d'autres, Juifs ou pas, des patronymes qu'ils conservent toujours. Les **Grosjean**, **Dupont** et autres **Boulangier**, **Boucher** n'ont pas d'autre origine quant à la prise de noms ! De même **Giorgio Napolitano**, le président de la République d'Italie qui vient de voir renouvelé son mandat n'a pas dérogé aux habitudes : sa famille, originaire du Royaume de Naples, qui sera venue s'installer plus au nord, à Rome ou à Milan – il doit bien le savoir si nous l'ignorons – a conservé le nom de sa ville d'origine avant l'unification politique du pays ! Si vous êtes en bons termes avec lui, posez-lui la question, il sera flatté de votre curiosité onomastique.**

Revenons à notre propos, le patronyme Carasso.

Un jour de l'été 1955 nous étions en vacances mon ami Roger B. et moi dans le Tessin et dans la région des grands lacs italiens. Nous conduisions à tour de rôle la voiture toute neuve, une Renault modèle Frégate, que Roger venait d'acquérir. Il s'était assoupi à côté de moi et quand je le réveillai d'un freinage brutal qu'il me reprocha avec véhémence « ma voiture toute neuve... etc. ! ». Je venais de tomber en arrêt devant le nom Carasso affiché sur un panneau routier.

Il s'agissait d'un village proche de la montée au Gothard, voisin de Bellinzona qui l'a plus tard administrativement absorbé, de même que le village voisin : Monte-Carasso.



Photos prises et Roger calmé, nous poursuivîmes nos vacances dans cette région superbe.

Bien des années plus tard, fin avril 1986, avec Mario Carasso mis au courant, nous décidâmes d'aller sur place investiguer (Mario avait participé en 1937 aux côtés d'Aragon et Jean-Richard Bloch à la fondation du quotidien *Ce Soir* et, retraité, n'avait pas oublié son ancien métier...). Les deux communes ayant disparu des panneaux, nous errâmes à la recherche de personnes âgées

** Posez-vous, à l'occasion quelques questions sur l'origine des actuels éminents hommes politiques allemands : Oskar Lafontaine et Thomas de Maizière ayant fui la Révocation de l'édit de Nantes en octobre 1685 ou contraints d'abjurer, soit deux cent mille personnes, le quasi équivalent des juifs d'Espagne ayant fui la Péninsule en été 1492 ! Étrange cécité de gouvernants catholiques sur le long terme...

pouvant porter la mémoire durable du village, la tradition orale. Et nous eûmes la chance de rencontrer longuement, en son église, le curé de la paroisse, âgé et fort cultivé, par chance franco-phone, en poste depuis longtemps, qui écouta avec grande surprise notre demande insolite à propos de l'éventuel passage à la fin du XV^e siècle, de réfugiés juifs d'Espagne en transit vers les Balkans. Il fut formel, les archives paroissiales qu'il connaissait fort bien ne possédaient nulle trace d'une telle migration.

Plus tard, l'archiviste municipal de Bellinzona, interrogé par des collègues-homonymes confirma le fait.

Échec... notre patronyme n'était pas un nom de lieu et n'existait pas non plus en Espagne pré-exilatoire. (D'ailleurs, la langue espagnole ne connaît pas le double «s» et le graphisme de ce patronyme est étrangement constant à travers le temps et l'espace).

Les années passèrent et je fus un jour mis sur la piste par une lecture : pourquoi les rabbins cultivés, partout dans le monde assimilent-ils les **Carasso** aux **Levi**, serviteurs des **Cohen** (les Cohanim, prêtres) et les invitent-ils aux places d'honneur dans leur synagogue ?

Il est établi qu'avant l'édification du Temple, l'arche sainte était portée d'un lieu à l'autre par les **Keressim**, (au singulier, **Kéres**) sur des sortes de brancards (telles, plus tard, les chaises à porteurs). Ce nom s'est transmis par la suite au grec ancien, le «e» devenant occasionnellement «a» puisque l'hébreu ne marque pas les voyelles (**Kharaks** : *pieu*), puis au latin populaire sous la graphie **caratium**, et subsistait encore dans l'édition de 1873 du dictionnaire Littré que j'ai pu consulter, sous diverses formes : «carasson», nom de l'échelas de la vigne dans quelques départements ; en Berry «charasson», «charisson», en Picardie «écarats», en Piémont «scaras».

Des amis gènois fort cultivés m'affirment qu'encore maintenant en patois ligure, *una carassa* est un piquet, un tuteur de vigne et, allusivement «une grande perche», jeune fille longiligne.

Le sens reste constant et précis : morceau de bois rectiligne.

Voici donc éclairée l'origine ... pluri-millénaire du patronyme. Si l'on accepte cette vision, l'appellation de deux villages en pays de vignoble n'a rien d'insolite, avec une sonorité italianisante : *asso* !

Mais personne n'a jamais pu expliquer pourquoi ce patronyme n'est apparu qu'à Salonique, et nulle part ailleurs, même s'il s'est largement répandu dès le milieu du XIX^e siècle, et même bien avant, dans le monde entier. Initiative isolée d'un rabbin ?

Jean Carasso est né à Paris en 1925, de père et mère originaires de Salonique. Il a fondé et dirigé *La Lettre Sépharade* (1992 – 2007).

Nos lecteurs intéressés par les sujets de généalogie pourront également consulter la revue trimestrielle *Généalo-J*, revue française de généalogie juive publiée depuis 1984 par le Cercle de généalogie juive. La rédaction en chef en est assurée par Joëlle Allouche-Benayoun. Elle publie des résultats de recherches généalogiques, des arbres d'ascendance, des travaux paléographiques, ainsi que des analyses de livres sur la généalogie ou sur des personnalités juives, des principales revues mondiales et de documents déposés dans le fonds de documentation du Cercle. À signaler également l'existence de la collection des anciens numéros de la revue *Etsi*, fondée en 1998 par Laurence Abensur-Hazan et consacrée à la généalogie du monde sépharade (monde ottoman et nord du Maroc).

Joseph, Louna
et Elia Faraggi.
Istanbul,
vers 1880.

Collection
Anne-Marie Faraggi.



Anne-Marie Faraggi Rychner

Petite saga sépharade

En juillet 2013, la deuxième Université d'été judéo-espagnole affichait au programme parmi les nombreux thèmes choisis, la généalogie sous le titre « Passions généalogiques et sagas judéo-espagnoles ». Ayant été invitée à intervenir, mon choix s'est porté sur une petite saga sépharade tirée de ma propre famille.

Je vais donc relater ici en trois étapes comment j'ai découvert une petite branche Faraggi à Paris, comment j'ai pu la raccrocher à mon grand arbre et comment je peux retracer maintenant une partie de son histoire.

1 – les découvertes

Première découverte – Les archives de l'état civil parisien sont maintenant numérisées entre 1863 et 1902 (www.canadp-archivesenligne.paris.fr). En parcourant chaque arrondissement, j'ai découvert l'acte de naissance d'une Rachel Faraggi, dont les parents m'étaient tout à fait inconnus :

L'an 1900 – acte de naissance de Rachel Faraggi née le 14 avril – fille de Joseph Faraggi, âgé de 31 ans, marchand forain, et de Gentile Benrubi, âgée de 25 ans.

De plus, en marge de l'acte étaient mentionnées quelques informations complémentaires :

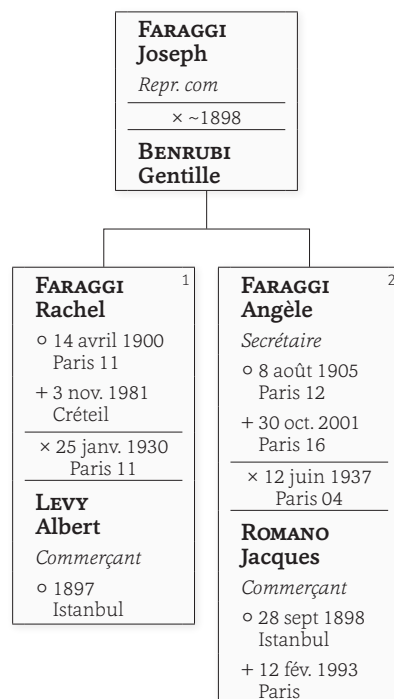
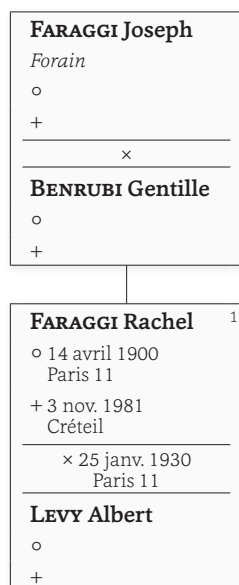
Mariage avec Albert Levy le 25/01/1930 à Paris XI^e et décès de Rachel à Créteil le 3/11/1981.

En fonction de toutes ces données, j'ai pu faire un premier graphe (fig. 1).

en 1937. L'acte de mariage obtenu, j'apprends que Jacques Romano est né à Istanbul, qu'Angèle était dactylographe et que sa mère Gentille était décédée (fig. 3). Avec tous ces nouveaux renseignements, j'ai pu agrandir le premier graphe (fig. 4).

Fig. 1. Premier graphe représentant une petite branche Faraggi.

Fig. 4. Descendance de Joseph Faraggi et de Gentile Benrubi Romano.



Un acte de mariage, délivré par la mairie du 11^{ème} arrondissement, m'a fait découvrir que le marié Albert Lévy était né à Constantinople et que parmi les témoins figurait une Berta Faraggi.

Deuxième découverte – C'est lors d'une promenade dans le cimetière parisien de Pantin, dans un des nombreux carrés juifs, que j'ai découvert la tombe de Jacques Romano et de sa femme Angèle Romano née Faraggi 1905-2001, absente de ma base de données. Voyant qu'elle était décédée en 2001, j'ai demandé un acte de décès à l'état civil de Paris en choisissant dans le menu « arrondissement de la mairie » : « Ne sait pas » (<https://teleservices.paris.fr/etatscivil>). L'acte révélait qu'Angèle était elle aussi la fille de Joseph Faraggi et de Gentile Benrubi et donc la soeur de Rachel (fig. 2).

Sa date de naissance étant précisée sur l'acte de décès, j'ai pu demander son acte en marge duquel étaient inscrits la date et le lieu de son mariage

Troisième découverte – Les archives de la presse parisienne sont aisément consultables sur le site Gallica de la BNF (<http://gallica.bnf.fr/html/editorial/presse-revues>). En feuilletant un numéro de L'Univers Israélite de décembre 1922, j'apprends le décès d'un jeune Victor Faraggi âgé de 12 ans, domicilié à Paris 4^{ème}. N'ayant aucune information sur ce jeune garçon, j'ai bien sûr demandé son acte de décès (fig. 5).

Surprise, né à Paris en 1911, Victor est le jeune frère de Rachel et Angèle ! Indication importante : sa mère Gentille était déjà décédée en 1922. J'ai donc pu obtenir l'acte de décès de Gentille née à Constantinople en 1878 et décédée à Paris 4^{ème} en 1918. Un troisième graphe montre qu'une origine stambouliote commence à se préciser (fig. 6).

MAIRIE DE PARIS

Acte de décès - Copie Intégrale

Registre : 330
Numéro d'acte : 1138

Le Mardi trente Octobre deux mille un, à seize heures, est décédée 11 rue Chardon Lagache, Angèle FARAGGI, née le 08 Août 1905 à Paris 12ème, retraitée, domiciliée 6 rue Alexandre Dumas à Paris 11ème, fille de Joseph FARAGGI, décédé, et de Gentille BEN ROUBI, décédée, veuve de Jacques ROMANO. *****
Dressé le 31 Octobre 2001 à 10 heures 40 minutes, sur la déclaration de Thierry GRAND 41 ans, employé à Paris (XVIIe) 11 rue Chardon Lagache, qui, lecture faite et invité à lire l'acte a signé avec Nous, Marie ROMANA, Fonctionnaire municipal à la Mairie du seizième arrondissement de Paris, Officier de l'Etat Civil par délégation du Maire. RM. *****

Fig. 2. Acte de décès d'Angèle Faraggi veuve de Jacques Romano.

Fig. 3. Acte de mariage d'Angèle Faraggi et de Jacques.

Fig. 5. Acte de décès de Victor Faraggi.

Le douze juin mil neuf cent trente-sept, onze heures vingt, devant Nous ont comparu publiquement en la maison commune: Jacques ROMANO, marchand ambulant, né à Istanbul (Turquie) le vingt-huit septembre mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, trente-huit ans, domicilié à Nogent-sur-Marne (Seine) 92 Grande Rue, fils de Samuel ROMANO, tailleur, et de Rosa NESSIM, époux sans profession, domiciliés à Nogent-sur-Marne (Seine) 92, Grande Rue, d'une part; et Angèle FARAGGI, dactylographe, née à Paris, douzième arrondissement, le huit août mil neuf cent cinq, trente-un ans, domiciliée 9, rue des Lions, fille de Joseph FARAGGI, représentant de commerce, domicilié 9, rue des Lions, et de Gentille Ben Roubi, son épouse, décédée, d'autre part. Les futurs époux déclarent qu'il n'a pas été fait de contrat de mariage; Jacques ROMANO, et Angèle FARAGGI, ont déclaré l'un après l'autre vouloir se prendre pour époux et Nous avons prononcé, au nom de la Loi, qu'ils sont unis par le mariage en présence de Joseph FARAGGI, voyageur de commerce, 9, rue des Lions, et de Daniel ROMANO, représentant, 92, Grande Rue à Nogent-sur-Marne (Seine), témoins majeurs, qui, lecture faite, ont signé avec les époux et Nous, Maurice Jules DEVINAT, adjoint au Maire du quatrième arrondissement de Paris ./.

842

Romano
Faraggi

[Signatures]

Faraggi

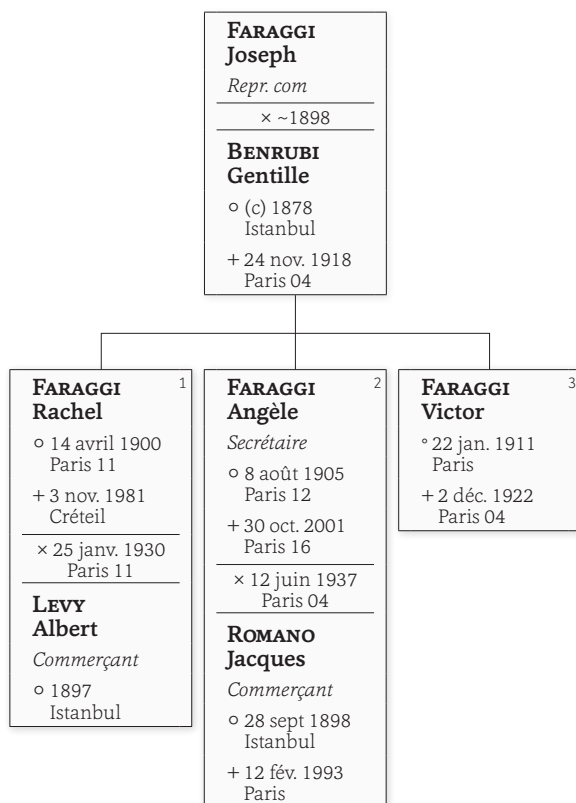
2427

MAIRIE DE PARIS
Cette copie ne peut être réutilisée
sans l'autorisation des Archives de Paris

Le deux décembre mil neuf cent vingt-deux, à onze heures, est décédé, au domicile de son père, Victor FARAGGI, né à Paris, le vingt-deux janvier mil neuf cent onze, fils de Joseph FARAGGI, cinquante-quatre ans, courtier, domicilié 9 rue des Lions Saint Paul, et de Gentille BENRUBI, son épouse décédée. Dressé le deux décembre mil neuf cent vingt-deux, à dix-sept heures, sur la déclaration de Georges SCHOUmacher, trente quatre ans, employé 18 rue François Miron, et de Léon TRANSBERGER, vingt-sept ans, employé, 12 rue François Miron, qui, lecture faite, ont signé avec Nous, Paul Joseph Désiré DUBURE, adjoint au maire du quatrième arrondissement de Paris, chevalier de la légion d'honneur ./.

[Signatures]

Fig. 6. Troisième graphe. Descendance de Joseph Faraggi et de Gentile Benrubi.



2 – le rattachement

Gentile étant décédée, j'ai supposé, mais sans preuve aucune, que la famille était au complet. Il me fallait donc rattacher cette petite branche à mon grand arbre. Mais de qui Joseph était-il le fils ? Avais-je ses parents dans ma base de données ? Une fois de plus, j'ai émis des hypothèses :

– Rachel pouvait être la fille aînée et dans ce cas elle portait le prénom de sa grand-mère paternelle, comme le veut notre tradition. La mère de son père Joseph devait donc s'appeler Rachel.

– Victor pouvait être le seul fils de la famille et devait donc porter le prénom de son grand-père paternel. Victor étant l'équivalent de Haïm, je suis allée à la recherche d'un couple Haïm Faraggi et Rachel dans ma base de données. Et je l'ai effectivement trouvé (fig. 7).

J'avais bien un couple, Haïm et Rachel, dont un fils s'appelait Joseph, mais ce n'était pas une preuve suffisante pour affirmer que le Joseph mort à Paris

était bien leur fils. Pour cela, il me fallait un acte de décès de Joseph pour connaître le nom de ses parents. Si l'on ignore l'année de l'évènement, il est possible de choisir une fourchette de 10 ans. J'ai obtenu l'acte (fig. 8) : Joseph né à Constantinople est le fils de Haïm Faraggi et de Rachel Botton !

Je pouvais donc rattacher Joseph et sa famille au grand arbre (fig. 9). On se souvient d'ailleurs qu'une dénommée Berta Faraggi avait été témoin au mariage de Rachel Faraggi et Albert Lévy. C'était donc la tante de Rachel.

3 – le parcours

Mes informations sont encore lacunaires (depuis juillet 2013, la descendance d'Angèle Faraggi et Jacques Romano a été retrouvée à Paris et l'arbre s'est agrandi !) puisque j'ignore la descendance de Louna, Abraham et Berta, mais l'on peut tout de même constater que les prénoms présents sur l'arbre, Louna, Maria, Berta, Angelica et Gentile, sonnent bien judéo-espagnols. Or bien que judéo-espagnole, cette branche de la famille avait opté pour une protection italienne, comme nous le montre le document provenant des archives de la communauté juive italienne d'Istanbul (fig. 10). On peut y lire les noms et dates de naissance de chacun des membres de cette famille et découvrir que Haïm était fils d'Elia.

En observant maintenant sur l'arbre les lieux de naissance de chacun, on découvre le parcours de cette petite branche Faraggi. Les deux plus anciens sont nés à Salonique, berceau initial de la famille. Puis Haïm et Rachel migrent vers Constantinople où naissent leurs enfants. Joseph quant à lui, ira s'installer avec sa femme Gentile à Paris où naîtront leurs enfants.

Une migration vers l'Italie se remarque également puisque Rachel, fille d'Elia, est décédée à Trévise. Il nous faut alors conter une petite histoire. Isaac, le frère de Rachel, est tombé amoureux de Calliope Vocu, grecque orthodoxe. Mariage impossible à célébrer, autant en Turquie qu'en Grèce ! Comme Isaac avait un passeport

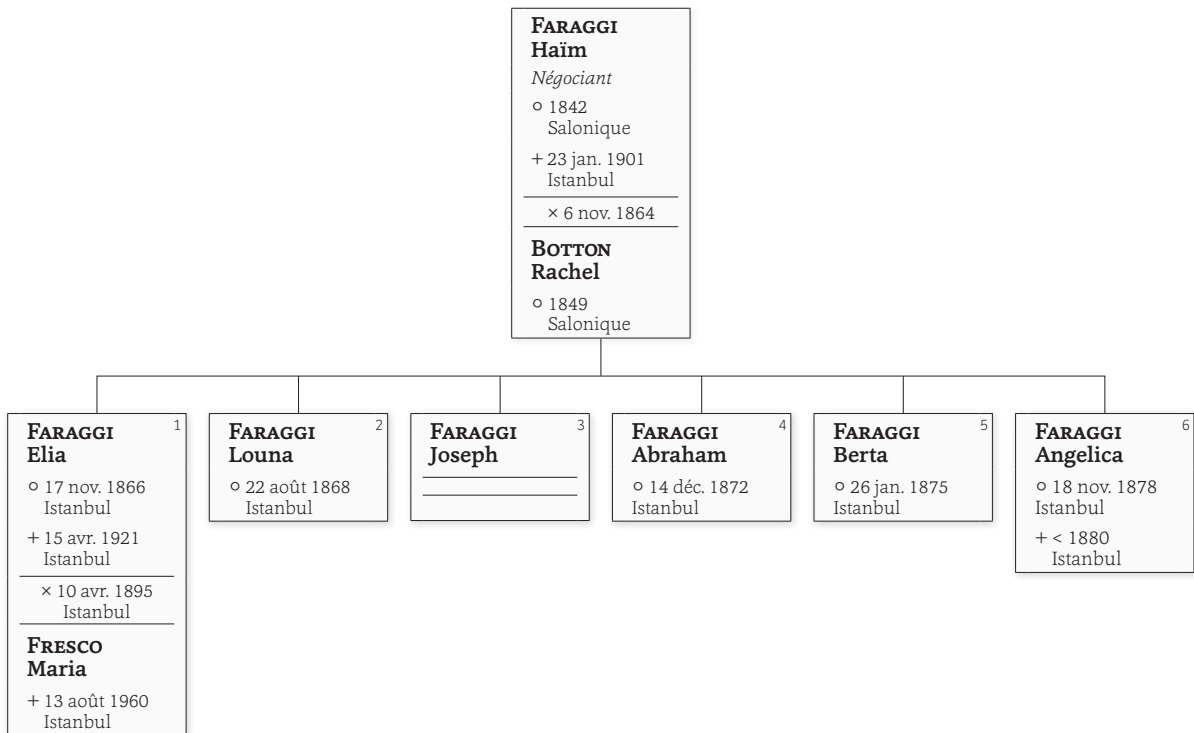


Fig. 7.
Descendance
encore
incomplète de
Haïm Faraggi et
Rachel Botton.

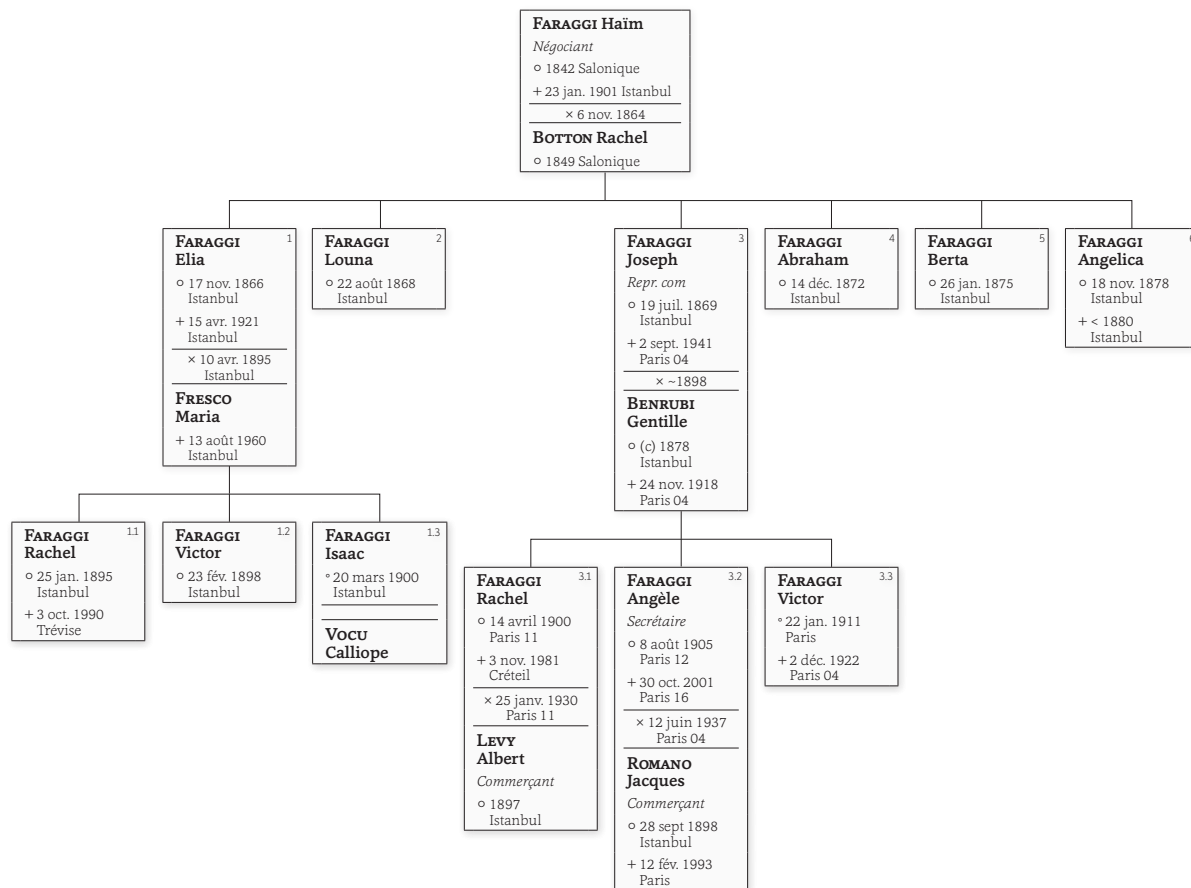
1862
Faraggi
Paris
4^e arr.
Le deux septembre mil neuf cent quarante-un, dix heures, est décédé, en son domicile, 9, rue des Lions, Joseph FARAGGI, né à Constantinople (Turquie) le dix-neuf juillet mil huit cent soixante-neuf, représentant de commerce, fils de Haïm FARAGGI, et de Rachel BOTTON, époux décédés.- Veuf en premières nocces de Gentil BENGUEI.- Epoux en secondes nocces de Catherine MATHIEU.- Dressé le trois septembre mil neuf cent quarante-un, dix heures, sur la déclaration de Arsène RIMBAULT, cinquante-six ans, Employé, 12, rue François Miron, qui, lecture faite, a signé avec Nous, Lucien Gustave Alphonse DESNOS, adjoint au Maire du quatrième arrondissement de Paris, Chevalier de la Légion d'Honneur./.

Fig. 8. Acte de
décès de Joseph
Faraggi.

COMUNITA' ISRAELITICO-STRANIERA DI COSTANTINOPOLI, (SOTTO LA PROTEZIONE ITALIANA.)							
N. d'ordine	Data d'iscrizione.	Cognome e Nome.	Data di Nascita.	Professione.	Qualificazione dell'iscrittore.	Sottoscrizione.	Osservazioni.
87	21 Maggio	Faraggi Haïm fu Elia	1842 a Salonic	Negoziente	Scritto nel lib. C. d'Atto. nel N. 7011/8.		
		sua moglie Rachel Botton	1849 - Salonic				Matrimonio 25 Novembre 1864
		figli					
		Elia	17 Novemb 1866				
		Louna	22 Agosto 1868				
		Giuseppe	19 Luglio 1869				
		Abraham	14 Decemb 1872				
		Berta	26 Gennaio 1875				
		Angelica	18 Novemb 1878				

Fig. 10.
Document
provenant des
archives de la
communauté
israélite
italienne
d'Istanbul.

Fig. 9. Arbre de descendance de Haim Faraggi et de Rachel Botton.



italien, ils décident alors de partir à Livourne et de s'y marier loin de leurs familles respectives. Rachel, sœur d'Isaac, ira les rejoindre et mourra à Trévise. Isaac et Calliope auront deux enfants qui naîtront à Livourne. Leur fils épousera une allemande, ils auront un fils qui travaille et vit en partie à Bruxelles. Il parle l'italien, l'allemand, l'anglais et le français, mais il ignore le judéo-espagnol et à l'heure actuelle, ce petit-fils d'Isaac Faraggi recherche lui aussi ses racines.

En conclusion et comme nous venons de le voir, les archives parisiennes représentent d'excellentes sources permettant assez facilement de retrouver des membres de notre famille encore inconnus. Dans mon cas, elles m'ont permis de découvrir une petite branche Faraggi et de la rattacher au grand arbre que je possédais déjà. La tradition sépharade qui veut que les petits-enfants portent les prénoms de leurs grands-parents, paternels puis maternels,

aide énormément à faire des suppositions de rattachement des familles, mais il faut toujours s'appuyer sur des preuves écrites.

L'exemple que je viens de présenter raconte une petite saga judéo-espagnole, dont les personnages possédaient un passeport italien et qui, comme beaucoup d'autres et à l'image du « Juif errant », ont quitté l'Empire ottoman à la recherche d'un autre pays d'accueil. Malheureusement aujourd'hui on peut déplorer d'une part la perte de la langue d'origine, le judéo-espagnol, d'autre part la perte des traditions culturelles ottomanes qui avaient été celles de nos ancêtres.

El kantoniko djudyo

El sekreto del lenguaje de los animales

Ce conte a été publié pour la première fois en 1932 à Istanbul par Eliya Gayus en supplément du roman Los dos amigos composé par lui-même. Il fait partie de la collection comprenant dix-sept recueils de nouvelles en judéo-espagnol léguée par la famille du professeur Israël Salvator Revah à la bibliothèque de l'Alliance israélite universelle à Paris. Nous avons translittéré certains caractères spécifiques au turc afin d'en faciliter la lecture.

Un onesto pastor guadrava los revanyos¹ de su amo². En supito, el sintyo en la shara³ gritos amenazantes. El fue por ver lo ke era, i a su grande maraviya se topo delante de un fuego en medyo del kual koriya un kulevro. Komo la flama iva aferar al serpiente, este oltimo le disho:

«Pastor, salvame por amor del Dio!»

El pastor expandyo su vara⁴ i el kulevro se arodeo primero a la vara, despues al braso i a la fin al piskueso⁵ del buen ombre.

«Ah! Esklamo el pastor, guay de mi⁶! yo te salvi i tu keres matarme?

– Apresurate, le disho el kulevro, yevame onde mi padre ke es el rey de los serpyentes.»

El pastor se ekskuso, diziendo ke el no devia despartirse de sus revanyos.

1. les troupeaux

2. son patron

3. la forêt

4. son bâton

5. la pomme d'adam, l'os du cou

6. pauvre de moi !

«No te espantes de nada por tus ovejas, le disho el kulevro, eyas no tendran ningun perikolo, solamente kale apresurarte.»

El povre ombre, tenyendo el kulevro al deredor del piskueso, entro mas adyentro en la shara i arivo en una grande arka ke era echa enteramente de serpyentes. El animal echo un grito i todos los serpientes salyeron de sus lugar i fueron a sus enkontro.

«Pastor, disho el serpyente, agora estaremos en el palasyo de mi padre, el te dara loke demandaras, oro, moneda, pyedras presyosas, ma syente mi konsejo i demanda solo el sekreto del lenguaje de los animales, el ara defekultades, ma a la fin te lo deskuvrira.»

Kuando arivaron al palasyo del rey de los serpyentes, el padre le disho al ijo:

«Por amor del Dio, mi ijo, onde estavas?»

El ijo le konto todo loke se avia pasado i komo el pastor lo avia salvado del fuego.

«Ke keres porke salvates a mi ijo? Demando el rey al pastor.

– Yo no kero nada afuera del sekreto del lenguaje de los animales.

– Este sekreto no vale para ti, syendo si lo deskuvres a alguno muereriyas en el punto, demanda otra koza.

– Yo no kero nada afuera de este sekreto, si no, adio!»

I el pastor se apronto a partir.

El rey delos serpyentes lo detuvo⁷.

«Espera, le disho el, del punto ke keres este sekreto, tu lo tendras.»

El le izo avrir la boka, i eyos trokaron tres vezes sus saliva.

«Agora, disho el rey, tu ya tyenes loke dezeas, adio, ma no digas ni un byervo a ninguno, syendo tu muereriyas.»

El pastor se fue, en pasando por los boskes el entendiya loke diziyan los animales. En vinyendo serka de su revanyo, el lo topo kumplido i se echo por reposarse. En akel punto, vinyeron dos grajas⁸ ke se abokaron sovre su kavesa i se metyeron a avlarle:

«Si este pastor saviya ke en el luguar ande esta el kodrero preto se topa un kamino debasho de tyera yeno de plata i de oro, el no durmeriya muncho tyempo.»

El pastor fue en el punto a topar a su amo, eyos tornaron kon una kareta, rompyeron la puerta del kamino de debasho de tyera, i se emposesaron del trezoro. El amo era un ombre onesto, el dyo todas estas rikezas al pastor en dizyendole:

«Es el Dyo ke kijo ansi, mi ijo, toma este oro, fragua una kaza, kazate i bive venturozo.

El pastor se izo ansi riko i paso dias prosperozos, el era kontado por el ombre el mas riko de su kazal i de todos los deredores, el teniya numerosos servidores i sus bienes eran sin kuenta.»

Un dia de fyesta el disho a su mujer:

«Apareja⁹ vino, raki i komanya¹⁰, nozotros iremos manyana al chiflik¹¹ por yevan todo esto a los pastores porke eyos se alegren en kompanya.»

La mujer izo el orden de su marido. A otro dia demanyana, el amo se rendyo al chiflik i disho a sus pastores:

«Mis ijos, adjuntadvos por komer i beber i devirtirvos. Kuanto a mi, yo me akodrare de mi vyejo ofisyo i guadrare los revanyos myentras la noche.»

Verso medyanoché, los lovos gritaron i los perros mauvyaron¹². El patron sintyo ke los lovos diziyan a los perros.

«Puedemos azer un buen espojo¹³ endjunto kon vozotros? nozotros vos daremos una parte.»

Los perros estaban atchetando el trato salvo un vyejo de entre eyos ke no teniya ke dos dyentes en la boka i ke grito:

«Dizildo a otros! Todo tyempo ke yo tendre estos dos dyentes en la boka, vozotros no ares ningun danyo a mi amo.»

El maestro sintiya i entendiya todo.

A la alvorada¹⁴, el dyo orden de matar todos los perros, afuera del vyejo fidel, loke fue echo en el punto en su prezensya, malgrado las reklamasiones de los servidores. El suvyo entonses sovre su kavayo, su mujer se asento sovre su mula, i eyos retornaron.

7. le retint

8. corbeaux

9. prépare

10. des victuailles

11. la ferme

12. aboyèrent

13. pillage, razzia

14. l'aube

En el kamino, la mujer kedava atras de su kamino, i el kavayo en chimyendo diziya a la mula:

«Un poko mas presto, estas en retardo!»

La mula respondiya:

«Tu avlas a tu plazer, ma tu yevas un solo kavalyero myentres ke yo yevo tres: mi maestra, una kriatura ke tyene en su seno¹⁵ i el chiko kavayo ke yo tengo en la tripa.»

El vyejo pastor avyendo sintido esta repuesta, bolto la kavesa i se metyo a riir. La mujer dyo un golpe de kamchik¹⁶, alkanso su marido i le demando porke aviya riido.

«Por nada, respondiyo el, yo rii sin kavza.»

Ma eya no se kontento kon esto i ensistyo a grado ke el marido esklamó:

«Deshame en repozo, porke si te lo digo, yo muerere apunto.»

Malgrado esto, eya demandava siempre, sin meterse en kudyado de la dezgrasya ke vendriya a su marido, en tal ke su kuryozedad fuera konten-tada. El marido no pudo rezistir i a la fin desidyo de azer el sakrifisyo.

En tornando en kaza, el ombre komando un serkolyo i lo metyo en el kortijo¹⁷, despues el se echo ayi i miro una ultima vez a su deredor. El vyejo perro fidel aviya salido del revanyo i yorava, echado detras de su patron.

«Traye un pedaso¹⁸ de pan i dale a este perro, disho el marido a su mujer.»

Eya ovedesyo, ma el perro, no kijo mezmo mirarlo. Un gayo vino i se metyo a pikar las migas.

«Suzya ave¹⁹, esklamó el perro, komo tyenes gana de komer kuando nuestro patron se apronta a murir?

— Si nuestro amo es bovo por kualo ke me kede sin komer? ke tome un buen palo, ke bastoneye a su mujer, i va ver komo no le va mas demandar eksplikasyones.»

En sintiendo esto, el ombre salyo de su serkolyo, tomo un palo i yamo a su mujer en su kamara, ven te dire el sekreto, gritava el despues, el la bastono de mala manera en diziendole:

«Esto es mi sekreto! na²⁰ el sekreto!»

15. son sein

16. fouet

17. la cour
intérieure

18. morceau

19. sale volatile

20. tiens

Shakas i burlas del shakadji

Aleksandro el grande kon un prove:

El prove:

— Tenesh plazer de dar una chika soma a vuestro esklavó?

Aleksandro:

— El dar una chika soma ami no me yakisheya¹.

El prove:

— Entonses dame una grande?

Aleksandro:

— Una grande a ti no te yakisheya.

—

Una mujer fue a kesharse ande el padre por loke su marido la aharvo.

El padre por repuesta alevanto el baston i despues de aharvar a su ija le dize:

— Vate, agora ya le pagi. Tu marido aharvo a mi ija, yo aharvi a su mujer.

Una mujer i su marido:

El marido:

— No se de ken tomariya muestro ijo estas negras manyas?

La mujer:

— Siguro ke no seran de ti, porke veyo ke no te manka ni una.

—

Tres medikos aziyan kada diya i diya konsulta ande un hazino ke ala fin muryo. El moso del defonto se arankava del dezespero.

Le demandaron al moso:

— Adjaba² de ke muryo tu amo?

— Porke? La razon es klara tres kon uno!

**D'après *Lo ke meldavan nuestros padres*
Gözlem gazetecilik basin ve yayin A.Ş.
Istanbul, 2006.**

1. convient.

2. Je me
demande.

Margot, la sœur d'Anne Frank

Avram Mizrahi

Annelies Marie Frank, plus connue sous le nom d'Anne Frank avait une sœur aînée, Margot née en 1926. Après la découverte de l'annexe où elles se cachaient avec leurs parents à Amsterdam, Margot et Anne sont déportées en septembre 1944. Atteintes toutes deux du typhus, elle succomberont à l'épuisement et à l'absence de soins quelques semaines avant l'arrivée des troupes anglaises à Bergen-Belsen. Comme Anne, Margot tenait un journal mais celui-ci n'a jamais été retrouvé. La célébrité d'Anne n'a pas tout à fait éclipsé le destin de sa sœur. Avram Mizrahi, originaire d'Istanbul qui vit aujourd'hui à Modiim en Israël évoque pour nous sa mémoire.

Anna Frank es la kara muy konosida de las viktimas de la Shoah. Anna es una ijika muy normal, ke parese, ke bivan muncho, a muestras kreaturas. Ma de lo ke meldamos en su diario eskrito durante el eskondido de mas de dos anyos

en la kaleja Prinsengraacht en Amsterdam, esta ijika «ordinarya» devyene ekstraordinarya. Todos konosemos la fin de esta ijika de 16 anyos en el kampo de muerte Bergen-Belsen, unos kuantos diyas antes de la liberasyon. Anna se topa endjuntos fina el delkavo¹ minuto de su kurta vida, kon su ermana mas grande de eya de tres anyos, Margot. Komo lo konta una de las ke estavan prezentes en los momentos de la muerte de las dos ermanas: «En primero Margot kayo de su kama en basho i no pudo alevantarse mas. Anna murio un diya despues, ma ya aviyamos pyedrido toda la idea del tyempo, es posivle ke Anna bivyo un diya de mas.»

En vezes, komo dize la poeta Zelda, kada viktima tyene un nombre (le kol ish yesh shem), i ansi pensamos ke ay de akodrase de la ermana de Anna. En su famozo diario, mos konta ke tambyen su ermana eskrive sus sentimyentos,

1. la dernière.



Margot et Anne Frank

ma despues de la gerra, no se topo dokumentos eskritos de Margot. Margot nase en Frankfurt en 1926. Kuando tyene 7 anyos, emigra kon su famiya a la Olanda. Es una eleva estudioza, enteliente en la eskola i una ijika dulce, kalma i biva en la famiya. Margot es mas serka de su madre i Anna de su padre. Savemos del diario de Anna ke Margot se va al Kal², es aktivva en un movimyento siyonisto i pensa de emigrar a Palestina i lavorar komo komadre³. Margot es mas ermoza ke su ermana Anna, i este punto la deranja por modo de los sentimyentos ke tyene por Peter van Pels, el joven de la segunda famiya ke son eskondidos kon la famiya Frank. Anna pensa ke Margot lo ama a Peter. Mas despues entyende ke Margot no es seloza⁴ de su ermana ma le manka uno para partajar sus sentimyentos, komo aze Anna kon Peter. Las dos ermanas durmen en la mizma kamareta. En vezes Anna le da pedasos⁵ de su

diario a meldar a su ermana. En el diario, Anna aze una lista de los sujetos ke Margot estudya, ingles i fransez, latino, la steno en olandezo, aleman i ingles, fizika, kimia, la istorya moderna i ajusta «melda todo, preferando la relijiyon i la medisina». Margot, komo savemos de un otro testimonyo, partaja la triste kruel fin de Anna. «La vide Anna i su ermana Margot, en las barakas, las ijikas de Frank no estaban mas de rekonoser, porke los kaveyos estaban kortados enteramente, estaban tan flakas, ya era klaro ke teniyan la hazinura de tifus, kuero i queso⁶, teniyan muncho friyo, se topavan en el lugar el mas negro de la baraka, a lado de la puerta, puediyamos oyirlas gritar “Serra la puerta, serra la puerta!”, de diya en diya kon las bozes mas flakas». Penso ke komo Anna Frank, no vamos a olvidar ni de Margot, ke kuando pensamos, parese tanto a muestras ijikas...

2. la synagogue.

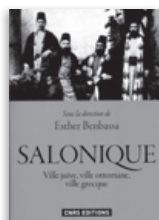
3. sage-femme.

4. jalouse.

5. morceaux ici passages.

6. la peau et les os.

Para Meldar



SALONIQUE **Ville juive, ville ottomane,** **ville grecque** **sous la direction d'Esther** **Benbassa**

CNRS Éditions Paris, 2014.
Préface d'Aron Rodrigue.
ISBN : 978-2-271-080005-9

Cet ouvrage est publié dans la collection « Les Cahiers Alberto-Benveniste » créée en 2006. Il est le fruit d'un colloque international organisé le 21 janvier 2013 à l'École normale supérieure par le Centre Alberto-Benveniste d'études sépharades et d'histoire socioculturelle des Juifs [EPHE] à l'occasion du centième anniversaire du rattachement de Salonique à la Grèce, officiellement consacré par le traité de Bucarest de 1913.

Est-il encore besoin de présenter Salonique comme une ville juive ? Sa désignation, entre autres, comme Jérusalem des Balkans – à l'instar de Vilnius, la Jérusalem du Nord – atteste cette renommée et le souvenir ému qui naît à son évocation chez tout descendant d'une famille salonicienne, un peu comme l'Espagne évoque pour tout sépharade une mythique patrie perdue, en est la preuve. Mais entre la réalité historique et le mythe embelli par la mémoire il y a parfois une distance que seules des études fondées sur le témoignage tangible des chiffres, des statistiques, des pierres et des écrits peuvent combler.

Or c'est bien ce que nous offre ce recueil de 6 textes, solidement bâtis sur des données qui tout en confirmant la prépondérance juive dans la Salonique multiethnique et ottomane jusqu'aux premières années suivant son annexion par la Grèce, n'en laisse pas moins au cœur du lecteur un senti-

ment d'amertume. Mais telle est l'Histoire humaine qui favorise la naissance de cultures pour ensuite les ensevelir. Les descendants des Grecs d'Asie Mineure, chassés de Smyrne dont la cathédrale fut détruite à la dynamite, connaissent les mêmes émotions.

Dilek Akyaçın Kaya, dans *Les conditions économiques et les caractéristiques démographiques des Juifs saloniens au milieu du XIX^e siècle* œuvre dans ce sens en se basant sur l'étude des registres de recensement établis par le pouvoir ottoman à des fins militaires (conscription) et financière (fisc). Relativisant la division de l'histoire des Juifs ottomans en 3 périodes – âge d'or, déclin et renouveau (à compter de la 2^{ème} moitié du XIX^e) – qu'il considère comme une généralisation, il analyse l'un des 4 registres concernant les Juifs saloniens intra muros (celui de 1843-1844) pour nous apprendre que les revenus juifs (46,8 % de la population) étaient inférieurs à ceux des chrétiens (23,2 % de la population, les musulmans en représentant 29,8 %). Quoique les documents qu'il utilise soient somme toute assez sommaires (âge – métier – taxe de capitation [haut, moyen, bas]) et que les femmes – en raison des visées de ces recensements – n'y figurent pas, le chercheur en tire des enseignements qui ne laissent pas de nous surprendre : dans cette ville Juive, si l'on en croit les montants de la capitation, 3/4 des Juifs sont faibles économiquement contre 1/3 des chrétiens. La comparaison avec des villes telles que Brousse et Edirne où le niveau de vie des Juifs est plus élevé ne fait que confirmer cette assertion. À Salonique, les Juifs plus nombreux sont moins spécialisés que les chrétiens plus qualifiés et exercent surtout des métiers – porteurs, serviteurs, journaliers, colporteurs – à revenus modestes. Par ailleurs, autre constatation surprenante, les chrétiens disposent d'un réseau professionnel dans l'empire ottoman plus étendu et sont donc plus

mobiles. Le foyer juif comporte par ailleurs plus de membres : 5 personnes en moyenne avec un nombre d'enfants plus élevé que chez les chrétiens : 1,3 enfant par ménage juif contre 0,68 enfant par ménage chrétien. Il est donc possible de conclure que la communauté juive laborieuse, jeune, est confrontée à la fragilité économique et à une situation précaire.

Est-ce un choix volontaire de l'éditeur, mais à cet article sur la population juive laborieuse succède une étude d'Hélène Guillon sur *La vie mondaine dans les pages du Journal de Salonique miroir d'une société rêvée dans la Salonique juive fin de siècle*. Évidemment cette vie mondaine ne concerne qu'une minorité, en premier lieu la haute bourgeoisie dominée par les Allatini, les Modiano et les Mopurgo, mais aussi la moyenne et petite bourgeoisie que les chroniqueurs du journal tentent d'ouvrir à l'Occident. *Le Journal de Salonique* publié par la famille Saadi Lévy (propriétaire également de *La Epoca*) en langue française et financé par les Allatini – d'où la place importante qui est accordée aux femmes de cette famille dans les articles – avec ses chroniques mondaines a pour objectif de définir le « grand monde salonicien », de prescrire un modèle à suivre à la moyenne bourgeoisie et d'influencer les relations de genre au profit des femmes. Mais de quelles femmes s'agit-il ? Serait-ce uniquement celle entichée du futile, du frivole et du paraître, vêtue de robes achetées à Paris, à Londres et à Vienne ? C'est sous cet angle que l'on pourrait voir cette « Madame Mopurgo, si gracieuse dans sa spirituelle coquetterie derrière son grand éventail flirter » qui n'est pas sans évoquer la société parisienne – à laquelle la haute bourgeoisie juive salonicienne se targue de ressembler – dans lequel brille un Mallarmé qui dédicace des éventails « ailes du temps qui se referment » et se lance dans la rédaction d'une revue intitulée *La dernière mode* dont les thèmes ne sont pas sans rappeler les chroniques mondaines du *Journal de Salonique*. En fait, ces chroniques, toujours rédigées par des hommes qui mettent toujours des femmes en scène, sont une sorte de fiction ayant une finalité pédagogique tendant à lutter contre les préjugés de la petite et moyenne bourgeoisie. Entre la femme

imaginaire telle que décrite et la réalité salonicienne quotidienne il y a un fossé constitué des traditions – l'influence orientale et ottomane y est grande – du machisme d'une société qui se divertit entre hommes. Au fait, la situation de la femme en France à la même époque ne présente-t-elle pas les mêmes contradictions ? Et ne parlons surtout pas de la société victorienne où les filles de la bourgeoisie ne méritent pas l'éducation que reçoivent leurs frères. La solution serait-elle l'occidentalisation pour laquelle l'élite grecque athénienne opte à la même époque en tentant de nier les quatre siècles d'occupation ottomane qui pourtant imprègnent le génie hellène moderne ?

L'histoire de la Salonique juive est marquée par un certain nombre de traumatismes : le rattachement de la ville à la Grèce en 1913, le grand incendie de 1917, la « désottomanisation », la montée de l'antisémitisme à la veille de la Seconde Guerre mondiale et finalement la Shoah. Nous retrouvons – ce qui prouve bien son incontestable importance – ce fil conducteur dans les quatre autres articles. Chacun des chercheurs revient sur ces traumatismes qui expliquent l'état actuel de la société juive salonicienne.

Esther Benbassa dans son étude *Le sionisme à Salonique avant et après 1912* nous laisse entendre que l'évolution du sionisme salonicien est modelée par ces événements. Si la révolution jeune turque a permis au nationalisme juif, jusqu'alors discret, de devenir militant avec l'apparition d'associations et d'une presse, si l'influence de la Bulgarie, cheville ouvrière du sionisme sépharade dans les Balkans, a été déterminante, si le fait que la communauté soit dirigée par Jacob Méir, grand rabbin sympathisant sioniste, a favorisé le développement du mouvement dans les milieux religieux, il n'en reste pas moins que le sionisme prend vraiment son essor après les guerres balkaniques (1912-1913) avec l'occupation de Salonique par les Grecs, la politique d'hellénisation et les incidents antisémites. Il peut alors être assimilé à un refuge. Cependant, au sein même de la société juive, il existe une opposition un moment représentée par l'Alliance israélite universelle et le club des intimes, c'est-à-dire la bourgeoisie occiden-

Troupe du Maccabi de Salonique durant l'entre-deux-guerres.

Collection Daniel Haïm.



talisée qui dans la Salonique d'avant 1912 craignait de susciter l'animosité du pouvoir ottoman et souhaitait plutôt l'assimilation. En 1919 est fondé le mouvement conservateur et orthodoxe *Mizrahi* qui dispose de plusieurs périodiques en judéo-espagnol, français et hébreu et qui s'intègre dans la Fédération générale des sionistes de Grèce (1 000 membres dans le pays en 1922 puis à la fin des années 20, 2 500 membres dont 1 400 à Salonique). Le *Mizrahi* défend un point de vue national-religieux et c'est en son sein que se formera le sionisme révisionniste. Au *Mizrahi* qui envisage une émigration massive en Palestine s'opposent les sionistes généraux qui préconisent une émigration sélective. Après la fusion des mouvements religieux et du révisionnisme deux blocs s'affrontent : un bloc de droite contre un bloc de gauche, celui des socialistes dont la branche sioniste a été un échec. Les mouvements antisémites qui culminent en 1931 avec le pogrom de Campbell renforcent finalement le sionisme, jusqu'en 1936

année où, avec la prise du pouvoir par le dictateur fasciste Métaxas, l'antisémitisme d'État met un terme à cette évolution. Après la Seconde Guerre mondiale, la communauté juive de Grèce n'est plus que l'ombre d'elle-même d'où l'inexistence du sionisme (10 membres à Salonique).

La construction de la Salonique néohellénique après 1912 que nous présente Méropi Anastassiadou est un moment important de l'histoire juive des Balkans. Cette « néohellénisation » se fait d'abord au travers du peuplement de la ville. Même si à compter de 1870 la population grecque augmente, les Juifs y restent majoritaires (1913 : 61 439). En 1920, les Grecs représentent 47 % de la population et selon le recensement de 1928 les orthodoxes sont parvenus au chiffre de 184 784 (75,52 %) et les israélites, avec 55 250 âmes, ne représentent plus que 22,58 % des habitants de la ville. Après la Seconde Guerre mondiale, Salonique voit son élément populationnel « homogénéisé ». Outre la Shoah qui a entraîné

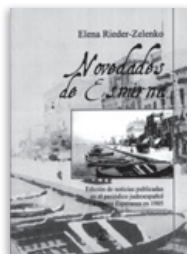
la disparition de la composante juive, ont participé à cette transformation relativement rapide le départ des musulmans après les guerres balkaniques (1923) et l'arrivée massive des Grecs d'Asie Mineure. En 1945 il ne reste à Salonique que 1 800 rescapés juifs. Le second domaine dans lequel s'exerce la volonté grecque de « désottomaniser » la ville – plutôt que de la « néohelléniser » comme l'explique l'auteur – est celui de l'architecture. Évidemment le grand incendie d'août 1917 joue un rôle important dans le processus. Il détruit 100 hectares soit plus de la moitié du centre historique. Pour les autorités grecques, il s'agit là d'une aubaine qui permet d'occidentaliser l'architecture urbaine en recourant à un architecte français et de tourner le dos au passé allogène. De là à se demander si l'incendie était vraiment accidentel, certains oseront franchir le pas. Le second événement qui marque particulièrement la perte d'identité juive de la ville est la destruction du vaste et célèbre cimetière juif progressivement grignoté par l'urbanisation qui se développe et totalement détruit par la municipalité qui profite de l'occupation allemande pour exécuter ce projet longuement mûri. Désormais, l'État grec va procéder à une sorte d'élimination et de gommage pour réaliser ce que Méropi Anastassiadou décrit comme non pas la construction d'une ville néohellénique mais comme la déconstruction d'une ville ottomane (à laquelle est intimement associée la présence juive). L'auteur analyse également la mise en exergue du passé romain et byzantin et l'importance de la statuaire associée à la grécité : hommes politiques, héros de l'indépendance etc. Ce n'est qu'en 2001 qu'est ouvert un musée juif et qui plus est sur initiative de la petite communauté. Un monument commémorant la Shoah est placé à l'extrémité sud de la place de la Liberté où les nazis avaient rassemblé 9 000 juifs saloniens de 18 à 45 ans pour participer à une démonstration d'humiliation publique. Cependant, l'auteur conclut sur une note plus optimiste en soulignant que depuis 2011, avec le nouveau maire Yannis Boutaris, il semble exister une volonté d'affranchir l'histoire de la ville de l'exclusivité du mythe national malgré la résistance toujours forte de l'Église et des milieux nationalistes.

Devin E. Naar se penche sur *l'écriture de l'histoire de la « Jérusalem des Balkans »* en nous apprenant que la désignation fameuse de « Ville mère en Israël » a finalement été développée assez récemment. En 1911, Baruch Ben-Jacob se demande déjà pourquoi l'histoire des Juifs de Salonique n'a jamais été écrite alors qu'ailleurs en Europe elle l'a largement été comme chronique des persécutions (inconnues dans la Salonique ottomane). Sa conclusion est que « l'érudition historique a été la compagne de la souffrance ». C'est en 1912 que tout change avec l'intégration de Salonique dans l'État grec. Les événements déjà relatés, dont la destruction programmée du grand cimetière, accélèrent le mouvement historique érudit mené notamment par Joseph Nehama qui qualifie sa propre œuvre du terme sanscrit de « pourana » qui désigne le corpus sacré de l'hindouisme. L'écriture de l'histoire devient alors *de moda* et chacun veut apporter sa pierre à ce noble édifice. Cette recherche se fonde beaucoup sur l'étude des tombes et un Michael Molho part en quête des inscriptions intéressantes pour les publier dans la presse. C'est alors qu'apparaissent les noms, entre autres, de « ville-mère en Israël » et de « Jérusalem des Balkans ». En 1935 et 1936, Isaac Emmanuel et Joseph Nehama publient leur *Histoire des Juifs de Salonique* en français afin de toucher le lectorat le plus large possible. Pour prouver les 2000 ans de présence juive dans la ville, les historiens remontent jusqu'à l'antiquité hellénistique. Face à la politique grecque, les jeunes générations, à l'instar des Juifs romaniotes assimilés, apprennent la langue grecque. En 1939, est lancé un concours pour la publication d'une histoire juive en grec, volonté affichée de toucher la population hellène parmi laquelle les réfugiés d'Asie Mineure, des déracinés dont l'antisémitisme est exacerbé par les conditions économiques difficiles. Nous sommes à la veille de la Shoah : la destruction du cimetière au profit de l'Université sera suivie de l'extermination de la majorité de la population juive. Des pierres tombales sont toutefois conservées dans le nouveau cimetière extérieur à la ville où repose Joseph Nehama aux côtés de son épouse.

Une place particulière doit être réservée à l'article de Rena Molho *La reconstruction de la communauté juive de Salonique après la Shoah* et à son auteur. Elle nous décrit les conditions difficiles du retour des Juifs saloniens dans leur patrie après la Shoah (moyenne des survivants en Grèce 13 %, moyenne des survivants à Salonique 3,5 %), l'absence de tickets de rationnement pour ceux qui étaient revenus puisque, déportés, ils n'étaient pas inscrits sur les listes des bénéficiaires, les maisons et les magasins occupés par des Grecs souvent collaborateurs, la carence d'emplois vu que la priorité était donnée, en ces temps difficiles, aux chrétiens, le tout aggravé par les difficultés liées à la guerre civile qui ne prend fin qu'en 1949. 1945, avec la fondation du Conseil israélite central, est une date cruciale pour la communauté. À défaut d'aide de l'État, les rescapés bénéficient de celle de l'UNRA, de la Croix Rouge et surtout de l'AJDC [American Joint Distribution Committee]. Ils reçoivent assistance médicale et sociale. L'État promulgue la loi sur les restitutions des biens juifs qui reste pour ainsi dire lettre morte. D'ailleurs une pétition adressée au gouvernement est signée par 3 000 habitants grecs qui protestent contre cette législation. Sur 2 300 magasins occupés, 50 seulement seront restitués et sur les 12 000 maisons accaparées, alors que 600 sont réclamées en justice, 300 sont restituées. Les demandeurs se heurtent dans le meilleur des cas à la passivité des autorités judiciaires et au pire à des mouvements antisémites. De toute façon, le gouvernement général de Macédoine, sous prétexte d'éviter des troubles sociaux, soutient les collaborationnistes. Il faut souligner que la 1^{ère} commémoration de la Shoah par les autorités n'a lieu qu'en 2006. Vu le contexte politique et social hostile aux Juifs après la guerre, 50 % d'entre eux émigrent en Palestine, en Amérique du Nord et en Amérique du Sud. Actuellement 80 % de la population juive, suite à l'émigration interne, sont concentrés à Athènes.

À cet exposé fait suite une esquisse autobiographique au travers de laquelle Rena Molho en partant de sa propre expérience – souvent amère – de Juive grecque saloniennne introduit dans cette étude fort documentée un élément émotionnel. À la différence

de certains Juifs grecs qui ont tendance à « arrondir les angles » en donnant de leur rapport avec la communauté grecque environnante – notamment avec l'église orthodoxe – une image édulcorée, Rena Molho ne se voile pas la face et décrit une situation qui est loin d'être idyllique. Et la conclusion qu'elle donne à son article pourrait être aussi celle de tout l'ouvrage : « Au-delà des mobiles personnels de recherche d'une identité ou de l'obligation morale de rétablissement de la mémoire des disparus dans l'histoire, l'explication et la démythification des silences et des omissions constituent un défi d'ordre plus général. C'est avec cette conscience de ma responsabilité politique et professionnelle d'historienne que j'ai décidé de relever ce défi multidimensionnel ». **Bernard Pierron**



Novedades de Esmirna.

Edición de noticias publicadas en el periódico judeoespañol La Buena Esperanza en 1905.

Coleccion Fuente Clara. Estudios de cultura sefardí. Dirigida por Pilar Romeu Ferré Barcelona, Tirocinio, 2013 ISBN: 978-84-940083-1-3

Compulser la collection d'un journal est riche d'enseignements sur le lectorat auquel il s'adresse. Parmi les événements nationaux et internationaux, lesquels sont privilégiés ? Comment sont-ils rapportés ? Quelle est la place accordée aux faits divers ? Quels sont-ils ? Les publicités sont d'un d'intérêt tout particulier : elles témoignent en effet de la situation économique des lecteurs.

Le livre d'Elena Rieder-Zelenko nous paraît donc apporter de précieuses informations sur la communauté juive de Smyrne dans les premières années du XX^e siècle. C'est un résumé de la thèse qu'elle a soutenue à Bâle en 2010. Écrit en langue castillane moderne, il a été publié à Barcelone. L'auteure analyse *La Buena Esperanza*, l'un des journaux judéo-espagnols parus à Smyrne au tournant des XIX^e et XX^e siècles, probablement le plus important. Écrit en caractères rachi, c'est un hebdomadaire dont

la parution a duré de 1871 à 1922. D'origine russe, Elena Rieder-Zelenko a choisi l'année 1905, particulièrement importante pour l'empire tsariste : guerre russo-japonaise, révolution, révolte des marins du cuirassé Potemkine, réformes...

La Buena Esperanza est dirigée par Aaron Yosef Hazan, l'un des notables de la communauté juive de Smyrne. D'autres notables juifs smyrniotes y signent souvent des articles. Hazan se donne une mission ambitieuse : amener les Juifs de Smyrne à la modernité, les faire sortir de l'isolement et du sous-développement économique et culturel dans lesquels ils vivent depuis deux siècles. Et d'abord, proclame-t-il, il faut moderniser l'enseignement traditionnel donné par de soi-disant rabbins, consistant à psalmodier de manière répétitive et sans les comprendre des versets des livres sacrés ; il faut soutenir l'Alliance israélite universelle qui a fondé des écoles à Smyrne depuis près de trois décennies ; il faut introduire les méthodes de l'Alliance au Talmud Tora : il faut enseigner le turc aux enfants juifs.

Hazan s'attache aussi à lutter contre les superstitions et contre certaines vieilles habitudes, par exemple, le jour de Pourim, le tintamarre que font les fidèles armés de marteaux, chaque fois que le nom d'Aman est prononcé à la synagogue. Hazan souhaite aussi que les rabbins et les hazanim aient une tenue correcte calquée sur celle que portent curés et pasteurs en Europe occidentale.

La Buena Esperanza s'efforce d'ouvrir les Juifs de Smyrne sur le monde. Bien entendu, les faits divers y tiennent une certaine place ; il y a aussi, pour distraire le lecteur, des pages humoristiques et récréatives, des romans publiés en feuilletons. Mais le journal s'attache à donner des nouvelles des autres communautés de Smyrne, à insérer des comptes-rendus de journaux turcs et grecs, à fournir des informations de politique intérieure ottomane ainsi que des informations sur les communautés juives européennes, en particulier lorsqu'un Juif français, anglais ou allemand est l'objet d'une distinction ou d'une promotion. *La Buena Esperanza* publie des comptes-rendus des principaux organes de presse européens. La guerre russo-

japonaise occupe souvent la une du journal ainsi que ses conséquences, persécutions et pogroms sur les Juifs russes.

À la lecture des numéros de l'année 1905, on se rend compte que la politique de modernisation de Hazan et des dirigeants de la communauté commence à porter ses fruits. Les Juifs smyrniotes suivent l'expansion économique de la ville. Les plus aisés délaissent le quartier traditionnel et s'installent le long de la côte du golfe, à Caratache. On y construit une nouvelle synagogue. Un ascenseur relie la mince bande littorale à la colline qui la surplombe. On construit des hôtels sur les plages voisines de Smyrne, Tchechmé et Urla. Les publicités témoignent d'une avancée culturelle et économique : cabinets de lecture, soirées théâtrales, compagnies d'assurances, magasins de prêt-à-porter et de chapeaux « à la dernière mode française ».

Le livre d'Elena Rieder-Zelenko et l'analyse qu'il donne de *La Buena Esperanza* nous paraît donc un outil précieux pour comprendre l'évolution de la communauté juive de Smyrne avant que la Première Guerre mondiale et la guerre gréco-turque la ruinent et provoquent une vague d'émigration massive.

Henri Nahum

Las komidas de las nonas



Cérémonie de la kapará illustrée par Nicholas Stavroulakis in *Cuisine des Juifs de Grèce*. L'Asiathèque. 1995.

Nous poursuivons en compagnie de Matilda Koen-Sarano la découverte des plats caractéristiques des fêtes juives. Si pour la fête de Yom Kippour il est de tradition de manger des plats simples et légers, ceux-ci n'en sont pas moins codifiés et riches en signification. En raison de la coutume de la kapará (sacrifice d'un coq), les volailles occupent une place de choix lors de la fête. Le repas précédant le jeûne doit rester léger : du riz, un peu de viande sous la forme de keftès et des légumes (bamias ou haricots). Il se conclut par une tranche de pastèque et un café turc. Pour rompre le jeûne, on a coutume de consommer, en attendant que le repas se prépare, une tranche de pain assaisonnée d'huile d'olive, de sel et de zatar et de boire une boisson à base de graines de melon (*pepitada*). Le repas se compose presque obligatoirement d'un bouillon de poule agrémenté de morceaux de volailles et de pommes de terre cuites à la vapeur. Une douceur, une belle grappe de raisin et un café turc suffisent à conclure ce repas frugal.

Mi primer rekordo del Día de Kipur es la tanyadura¹ del shofar, ke tanyía mi nono Moshé Sarano, kuando se exersava a tanyer en kaza en su veste de hazán en la Kaza de Repozo de Milano, durante las Fiestas. Por anyos no oyí este son limpio i ezmoviente, asta ke tanyó mi inyeto Zohar de 12 anyos, akí en Israel.

Mi mamá kontava ke su mamá en Izmir, para la seremonía de las kaparot², merkava unas kuantas geynas mas, para sus vizinas proves. En Milano no avía manera de azer esta seremonía, ma las geynas eran uvligatorias en nuestro menú.

Porké komo en todas muestras Fiestas, i en Día de Kipur mozotros tenemos un menú spesial, ke se adapta a muestras exijencias de simplisidad i de salud. Esta regla akompanya siempre muestras kumidas, ma sovre todo en Día de Kipur, ke es karakterizado por el ayuno i las oraciones, es partikolarmente emportante.

La kumida del Día de Kipur en seno³ a las komunitás sefaradíes se diviza en «seudá mafséket», ke avre el tanit⁴, i pasto⁵ de eskapadura del tanit.

Antes de todo el pasto, antes del tanit deve ser simple i liviano.

En jeneral es kompozado de arroz, ke puede ser blanko o kolorado, de poka karne i de una vedrura. La karne puede tener varias formas, mientras ke la forma preferada es kioftés kon salsa de tomat i la vedrura es en jeneral bamia o fasulya⁶ freska. La salsa es ovligatoria en este menú, porké aze beber muncho antes del tanit.

El pranso se uza eskapar kon una revanada de karpús⁷ i un kafé turko, i nada mas. Devemos apuntar ke las porsiones son siempre chikas, porké mas poko se kome al empesar el tanit, mas fasil es suportarlo. El kafé deve ser echo en la manera tradisional.

También el pasto ke termina el tanit es bazado sobre platos livianos i simples.

Para kortar el tanit mozotros uzamos komer una revanada de pan untado en la azeyte, kon un poko de sal. En Yerushaláyim se ajusta enriva un poko de zátar⁸. El pan kon azeyte viene akompanyado kon un vazo de subiyá o pipitada, beverage echo en kaza kon las pipitas del melón, arrekojidas i sekadas el anyo entero.

Deké se korta tanit kon pan i azeyte? Ay a lo manko tres ekplikaciones a este uzo. La primera es ke la revanada de pan kon azeyte arta momentaneamente, asta ke la patrona de kaza apronta la meza i keynta la kumida.

La sigunda es ke la azeyte es una koza pura, ke simboliza la vida de la persona. Komo de fakto se dize ande mozotros «Tener azeyte de vida» (o, el Dio ke no mos de, «No tener mas azeyte de vida»). La tresera eksplikación es ke, después ke rogimos i demandimos pardón por muestros pekados, kale ke mos akodremos ke ay djente prove en el mundo

ke tiene sólo una revanada de pan kon azeyte para komer.

Una ora después el pranso ya está pronto i deve ser liviano: una supa de poyo, un pedaso de poyo sufrito⁹, patatas kochas, un dulce, una fruta i un kafé.

En jeneral la supa de poyo no es popular ande mozotros. Me akodro ke kuando yo propozava supa o chay a mi madre z"l, eya me dizía: «Ke, hazina estó?»

Ma a la fin del tanit, mizmo en el mundo sefaradí la supa de poyo es ovligatoria i viene apresuada. El poyo no deve ser asado, ma sufrito i las patatas deven ser kochas i no fritas. Un ermozo razimo de uva, un dulce i un kafé turko serran el pasto, después del tanit. El dulce puede ser travados o tishpishtí, ke te deshan la savor en la boka. Gmar Hatimá Tová.

Matilda Koen-Sarano

1. La musique, le chant.

2. Le sacrifice expiatoire d'un coq que font les Juifs pieux à la veille de Kippour et dont on fait don aux indigents. L'expression *Kapará* est devenue proverbiale chez les Judéo-espagnols et signifie que cet accident puisse racheter nos péchés et nous épargner un plus grand malheur. On dira par exemple si l'on casse un objet «*Kapará para ti*» ou «por *Kapará* ke sea» (que cela nous serve de sacrifice, d'expiation).

3. Au sein.

4. Le jeûne.

5. Le goût, la saveur.

6. Haricots-verts.

7. Une tranche de pastèque.

8. Condiment oriental à base de thym, de graines de sésame grillées et de sumac.

9. Pané.



Aki Esta mos

L'association
des amis de la Lettre
Sépharade

Directrice de la publication
Jenny Laneurie Fresco

Rédacteur en chef
François Azar

Ont participé à ce numéro
Laurence Abensur-Hazan,
François Azar, Jean Carasso,
Corinne Deunailles, Vital Eliakim,
Anne-Marie Faraggi Rychner,
Matilda Koen-Sarano, Jenny
Laneurie-Fresco, Avram Mizrahi,
Henri Nahum, Bernard Pierron.

Conception graphique
Sophie Blum

Image de couverture
Jean Carasso en 1928.

Impression
Caen Repro

ISSN
2259-3225

Abonnement (France et étranger)
1 an, 4 numéros: 40 €

Siège social et administratif
Maison des Associations
Boîte n°6
38 boulevard Henri IV
75 004 Paris

akiestamos.aals@yahoo.fr
Tel: 06 98 52 15 15
www.sefaradinfo.org
www.lalettresepharade.fr

Association Loi 1901
sans but lucratif
n° CNIL 617630
Siret 48260473300022

Juillet 2014
Tirage: 900 exemplaires

**Aki Estamos, Les Amis de la Lettre Sépharade remercie La Lettre Sépharade
et les institutions suivantes de leur soutien**

La Lettre
Sépharade

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

FONDS SOCIAL JUIF UNIFIÉ

Fondation Rothschild
Institut Alain de Rothschild

akadem
le campus numérique juif

MEDIATRANSPORTS